

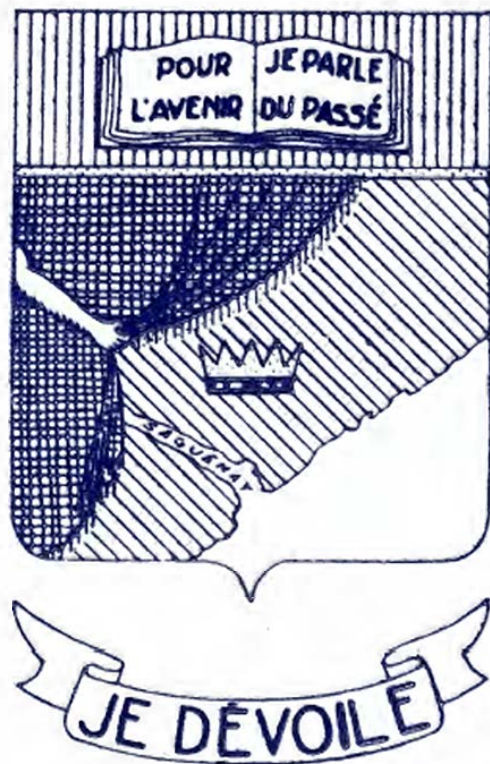
# SAGUENAYENSIA

Volume 6 — Numéro 6  
Novembre-décembre 1964

Revue

de la

Société Historique  
du Saguenay





## Publications en ligne de la Société historique du Saguenay

### Recherche

- ⊙ La recherche s'effectue par mots-clés parmi les titres et les auteurs de chaque numéro, en utilisant un thème, un endroit, une année ou un auteur précis. La base de données recherche tous les mots inscrits individuellement dans l'indexation.
- ⊙ La reconnaissance optique de caractères (ROC) est active à chaque fichier numérique. Pour une recherche à l'intérieur de chaque numéro, il est conseillé d'utiliser la boîte de dialogue *Rechercher / Find* (CTRL + F).
- ⊙ Tous les titres d'articles sont répertoriés dans la table des matières des fichiers numériques (signets).

### Règles d'utilisation

- ⊙ Les auteurs conservent leurs droits d'auteurs.
- ⊙ La Société historique du Saguenay conserve ses droits en tant qu'éditeur.
- ⊙ En vertu des dispositions de la [Loi sur le droit d'auteur](#), les articles parus ne peuvent être reproduits totalement ou partiellement, traduits, distribués ou adaptés sans l'autorisation écrite de l'auteur et de la Société historique du Saguenay.
- ⊙ La référence aux informations disponibles est obligatoire. Elle doit comprendre les noms et prénoms des auteurs, le titre de l'article, le titre du périodique, l'année de publication ainsi que la page de référence.
- ⊙ Il est de la responsabilité de l'utilisateur de se conformer aux différentes lois en vigueur.

### Bases de données en ligne

- ⊙ Pour plus de contenus historiques, des lectures et recherches supplémentaires sont possibles grâce aux bases de données<sup>1</sup> de la Société historique du Saguenay au [www.shistoriquesaguenay.com](http://www.shistoriquesaguenay.com) :
  - Publications en ligne
  - Archives en ligne
  - Bibliothèque en ligne
  - Images en ligne
  - Capsules historiques
  - Et autres

### Devenir membre de la Société historique du Saguenay

- ⊙ Avec votre appui, vous participez à la mission de la Société historique du Saguenay qui est de diffuser, acquérir, traiter et conserver le patrimoine documentaire du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Être membre de la Société historique du Saguenay vous donne accès à la revue d'histoire *Saguenayensia*, ainsi qu'à des escomptes sur des produits en boutique et des reproductions de documents d'archives. Visitez notre [boutique en ligne](#) pour découvrir la variété des produits disponibles.

<sup>1</sup> Les bases de données disponibles peuvent varier.



# Saguenayensia

Revue de la Société Historique du Saguenay

Volume 6 — Numéro 6

Novembre-décembre 1964

## Editorial

### SAGUENAYENSIA

Directeur: Mgr Victor Tremblay  
Administrateur: M. J.-Eugène Houde  
Trésorier: M. J.-Heuri Bouchard

#### Adresse :

Au Petit Séminaire, Chicoutimi  
Tél.: Région 418, numéro 549-2805

#### Imprimeur :

Le Progrès du Saguenay, Ltée  
316, avenue Labrecque, Chicoutimi

Prix de l'abonnement: \$3.00 par an.

Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication.

### SOMMAIRE

	Pages
Editorial .....	121
ChAMPLAIN et les Indiens du Saguenay — Mgr Victor Tremblay .....	122
Au sujet d'une charade .....	124
Mémoires d'une ancienne : Mlle Emma Tremblay .....	125
DAMASE Potvin — Abbé Raymond Desgagné .....	127
Mots de chez nous — René Bergeron .....	133
Ne laissons pas perdre — Benjamin Sulte .....	134
Une excursion à Betsiamits en 1864 — Abbé Hilaire Marceau .....	135
Le premier écrit de Damase Potvin : "Une de Noël" .....	139

### LA CINQENTIÈME ...

La Société Historique du Saguenay vient de marquer par un souper de famille la 500<sup>ième</sup> réunion de ses directeurs. L'événement en valait la peine. La Chambre de Commerce de Chicoutimi s'y est associée et c'est elle qui a organisé la fête, qui a groupé ainsi autour de la table les dirigeants et des membres de la Chambre de Commerce, les dirigeants actuels de la Société Historique, quelques-uns de ses fondateurs et un certain nombre de ses membres, ainsi que les autorités du Diocèse, de la Cité et de la Commission Scolaire de Chicoutimi.

Belle réunion, dans une atmosphère de cordialité et de sérieux. Après les agapes, le mot de bienvenue du président de la Chambre et la réponse de la Société, par la voix d'un de ses pionniers fondateurs, celle-ci a tenu selon sa forme régulière la 500<sup>ième</sup> réunion des directeurs, qui était en même temps la 133<sup>ième</sup> des membres de la Société. On a lu le procès-verbal de la séance précédente, on a présenté les divers rapports de l'activité depuis cette séance: correspondance, acquisitions des archives et du musée, renseignements donnés, démarches et affaires extérieures, réalisations, évolution des projets, etc., puis on a soumis les problèmes à l'ordre du jour.

Pour plusieurs, même parmi les membres qui ne fréquentent pas les assemblées, ce fut une révélation. Mais le point capital, celui qui fait l'objet de cette réunion, c'est que notre société d'histoire régionale, qui achève sa 31<sup>ième</sup> année d'existence, révèle, par le fait que le conseil de ses directeurs a tenu cinq cents séances, une vitalité, une fidélité à la tâche et un dévouement qui devraient s'imposer de plus en plus à l'attention des éléments sérieux de notre population.

Notre Société Historique a d'ailleurs fait ses preuves par tout ce qu'elle a réalisé, par la publicité avantageuse qu'elle a faite à la région dans l'univers, et surtout par la richesse documentaire qu'elle a accumulée et la somme extraordinaire de renseignement qu'elle a donné et donne chaque jour aux gens du Saguenay et de l'extérieur. Cette richesse et ces services ont une valeur incalculable; on ne saurait mettre en chiffres ce qu'il en coûterait aux populations pour trouver ailleurs à leurs frais les renseignements dont elles ont besoin et qu'elles reçoivent gratuitement de la Société Historique du Saguenay; et combien de fois il leur faudrait se résigner à ne pas pouvoir résoudre leurs problèmes!

Au point de vue des besoins pratiques et au point de vue de l'avancement culturel, cette institution irremplaçable est pour notre région et pour le pays un appoint inestimable.

La Direction.

# Champlain et les Indiens du Saguenay

## Premiers contacts

Limitons aux expériences de son premier voyage, celui de 1603, ce que Samuel de Champlain nous apprend des Indiens du Saguenay. Nous avons relaté déjà l'importante rencontre du 27 mai à la Pointe aux Akouettes (1) et son entrevue particulière avec le grand sagamo Anadabijou au sujet des croyances des Montagnais (2); sa relation mentionne d'autres contacts qui lui ont permis de noter certains détails utiles pour l'histoire de ces peuples.

Ainsi, à l'occasion de la première rencontre il ajoute des détails sur leur façon de faire tabagie.

"... Nous sortimes de sa cabane et eux commencèrent à faire leur tabagie ou festin, qu'ils font avec des chairs d'orignal, d'ours, de lous marins et castors, qui sont les viandes les plus ordinaires qu'ils ont, et du gibier en quantité. Ils avalent huit ou dix chaudières pleines de viandes au milieu de la dite cabane... éloignées les unes des autres de quelque six pas, et chacune a son feu. Ils sont assis des deux côtés... avec chacun son écuelle d'écorce d'arbre, et lorsque la viande est cuite il y en a un qui fait les partages à chacun dans les dites écuelles, où ils mangent fort salement; car, quand ils ont les mains grasses ils les frottent à leurs cheveux ou bien au poil de leurs chiens, dont ils ont quantité pour la chasse.

"Premier que leur viande fut cuite, il y en eut un qui se leva et prit un chien et s'en alla sauter autour des dites chaudières d'un bout de la cabane à l'autre. Etant devant le grand sagamo, il jeta son chien à terre de force et puis tous d'une voix s'écrièrent: *Ho, Ho, ho*; ce qu'ayant fait, s'en alla asseoir à sa place. En même instant un autre se leva et fit le semblable, continuant toujours jusques à ce que la viande fut cuite. Or, après avoir achevé leur tabagie, ils commencèrent à danser en prenant les têtes de leurs ennemis, qui leur pendaient par derrière, en signe de réjouissance. Il y en a un ou deux qui chantent en accordant leurs voix par la mesure de leurs mains, qu'ils frappent sur leurs genoux; puis ils s'arrêtent quelquefois en

s'écriant: *Ho, ho, ho*, et recommencent à danser en soufflant comme un homme qui est hors d'haleine.

"Ils faisaient cette réjouissance pour la victoire par eux obtenue sur les Iroquois, dont ils avaient tué quelque cent, auxquels ils coupèrent la tête, qu'ils avalent avec eux pour leur cérémonie. Ils étalent trois nations quand ils furent à la guerre: les Etchemins, Algonquins et Montagnais, au nombre de mille..."

Le lendemain, lorsque les Montagnais levèrent le camp pour venir cabaner à Tadoussac, Champlain observa leurs canots et leur façon de les manoeuvrer.

"Le grand capitaine le premier commença à prendre son canot et le porter à la mer, où il embarqua sa femme et ses enfants et quantité de fourrures, et (ils) se mirent ainsi près de deux cents canots, qui vont étrangement, car encore que notre chaloupe fût bien armée (de rameurs), si allaient-ils plus vite que nous.

"Il n'y a que deux personnes qui travaillent à la nage, l'homme et la femme. Leurs canots ont quelque huit ou neuf pas de long et large comme d'un pas ou pas et demi par le milieu et vont toujours en amoindrissant par les deux bouts. Ils sont fort sujets à tourner si on ne les sait (pas) bien gouverner, car ils sont faits d'écorce d'arbre appelé *bouleau*, renforcés par le dedans de petits cercles de bols bien et proprement faits, et sont si légers qu'un homme en porte aisément; et chacun canot peut porter la pesanteur d'une pipe (3). Quand ils veulent traverser la terre pour aller à quelque rivière où ils ont affaire ils les portent avec eux."

Champlain décrit aussi leurs logis.

"Leurs cabanes sont basses, faites comme des tentes, couvertes de la dite écorce d'arbre, et laissent tout le haut découvert comme d'un pied, d'où le jour leur vient, et (ils) font plusieurs feux droit au milieu de leur cabane, où ils sont quelquefois dix ménages ensemble. Ils couchent sur des peaux, les uns parmi les autres, les chiens avec eux."



Le canot montagnais. (Jenness, *Indians of Canada*, p.106).

Quelques jours plus tard les Algonquins exécutèrent un bal auquel les autres alliés assistèrent et à la suite duquel on fit un marathon international.

"Ils firent encore mettre deux hommes de chacune nation des plus dispos, qu'ils firent courir, et celui qui fut le plus vite à la course eut un présent."

Voici les observations que Champlain fit sur les Indiens eux-mêmes.

"Tous ces peuples sont tous d'une humeur assez joyeuse; ils rient le plus souvent. Toutefois ils sont quelque peu saturniens (taciturnes). Ils parlent fort posément, comme se voulant bien faire entendre, et s'arrêtent tout aussitôt en songeant une grande espace de temps, puis reprennent leur parole. Ils usent bien souvent de cette façon de faire parmi leurs harangues en conseil, où il n'y a que les principaux, qui sont les anciens; les femmes et enfants n'y assistent point.

"Tous ces peuples pâtissent tant quelquefois qu'ils sont presque contraints de se manger les uns les autres, pour les grandes froidures et neiges, car les animaux et gibier de quoi ils vivent se retirent aux pays plus chauds. Je tiens que qui leur leur montrerait à vivre et enseignerait le labourage des terres et autres choses, ils l'apprendraient fort bien; car je vous assure qu'il s'en trouve assez qui ont bon jugement et répondent assez bien à propos sur ce qu'on pourrait leur demander. Ils ont une méchanceté en eux qui est user de vengeance et être grands menteurs, gens en qui il ne fait pas trop bon s'assurer sinon qu'avec raison et force à la main, promettent assez et tiennent peu.

"Ce sont la plupart gens qui n'ont point de loi, selon que j'ai pu voir et m'informer au dit grand sagamo . . ."

La longue conversation avec le sagamo Anadabijou au sujet des croyances des Montagnais a été citée ailleurs (2). Champlain rapporte ensuite ce qu'il a observé de leurs coutumes.

"Ils ont parmi eux quelques sauvages, qu'ils appellent *piotoua* (4), qui parlent au diable visiblement; et (le diable) leur dit ce qu'il faut qu'ils fassent, tant pour la guerre que pour les autres choses, et s'il leur commandait qu'ils alassent mettre à exécution quelque entreprise, ou tuer un Français ou un autre de leur nation, ils obéiraient aussitôt à son commandement.

"Aussi ils croient que tous les songes qu'ils font sont véritables; et de fait il y en a beaucoup qui disent avoir vu et songé (des) choses qui adviennent ou adviendront. Mais pour en parler avec vérité, ce sont visions du diable, qui les trompent et séduisent . . .

"Tous ces peuples, ce sont gens bien proportionnés de leur corps, sans aucune difformité; ils sont dispos et les femmes bien formées, rem-

plies et potelées, de couleur basanée pour la quantité de peinture dont ils se frottent, qui les fait devenir olivâtres. Ils sont habillés de peaux; une partie de leur corps est couverte et l'autre partie découverte. Mais l'hiver ils remédient à tout, car ils sont habillés de bonnes fourrures, comme d'original, loutre, castor, ours-marin (loup-marin), cerf et biche, qu'ils ont en quantité. L'hiver, quand les neiges sont grandes, ils font une manière de raquette qui est grande deux ou trois fois comme celles de France, qu'ils attachent à leurs pieds, et vont ainsi dans les neiges sans enfoncer; car autrement ils ne pourraient (pas) chasser ni aller en beaucoup de lieux.



Couple montagnais. — Dessin de David Pelletier sur la Carte de la Nouvelle France par Samuel de Champlain, 1612.

"Ils ont aussi une forme de mariage, qui est que quand une fille est en l'âge de quatorze ou quinze ans elle aura plusieurs serviteurs et amis et aura compagnie avec tous ceux que bon lui semblera; puis au bout de cinq ou six ans elle prendra lequel il lui plaira pour mari et (ils) vivront ainsi ensemble jusqu'à la fin de leur vie, si ce n'est qu'après avoir été quelque temps ensemble ils n'ont (pas) d'enfants; l'homme se pourra démarier et prendre une autre femme, disant que la sienne ne vaut rien. Pour ainsi les filles sont plus libres que les femmes; or, depuis qu'elles sont mariées elles sont chastes et leurs maris sont la plupart jaloux, lesquels donnent des présents au père ou (aux) parents de la fille qu'ils ont épousée. Voilà la cérémonie et façon qu'ils usent en leurs mariages.

"Pour ce qui est de leurs enterrements, quand un homme ou une femme meurt ils font une fosse, où ils mettent tout le bien qu'ils auront, comme chaudrons, fourrures, haches, arcs et flèches, robes et autres choses; et puis ils mettent le corps dedans la fosse et le couvrent de terre,

où ils mettent quantité de grosses pièces de bois dessus et un bois debout qu'ils peignent de rouge par le haut. Ils croient l'immortalité des âmes et disent qu'ils vont en d'autres pays avec leurs parents et amis, quand ils sont morts."

Au retour de ses courses d'exploration vers le haut du fleuve, à la baie des Chaleurs et le long de la Côte Nord, Champlain rencontra des Montagnais qui revenaient d'une expédition; il en prit occasion pour décrire "les cérémonies que font les Sauvages devant que d'aller à la guerre".

"Arrivant à Tadoussac, nous trouvâmes les sauvages que nous avions rencontrés en la rivière des Iroquois, qui avaient fait rencontre au premier lac de trois canots iroquois, lesquels se battirent contre dix autres de Montagnais et apportèrent les têtes des Iroquois à Tadoussac; et il n'y eut qu'un Montagnais blessé au bras d'un coup de flèche, lequel, songeant quelque chose, il fallait que tous les dix autres le missent à exécution pour le rendre content, croyant aussi que sa plaie s'en doit mieux porter. Si ce dit sauvage meurt, ses parents vengeront sa mort, soit sur leur nation soit sur d'autres, ou bien il faut que des capitaines fassent des présents aux parents du défunt afin qu'ils soient contents, ou autrement, comme j'ai dit, ils useraient de vengeance, qui est une grande méchanceté entre eux.

"Premier que les dits Montagnais partissent pour la guerre, ils s'assemblèrent tous, avec leurs plus riches habits de fourrures, castors et autres peaux, parés de patenôtres et cordons de diverses couleurs, et s'assemblèrent dedans une grande place publique, où il y avait au devant d'eux un sagamo qui s'appelait Begourat, qui les menait à la guerre; et (ils) étaient les uns derrière les autres avec leurs arcs et flèches, massues et rondelles (boucliers) de quoi ils se parent pour se battre; et (ils) allaient sautant les uns après les autres en faisant plusieurs gestes de leurs corps; ils faisaient maints tours de lmaçons. Après, ils commencèrent à danser à la façon accoutumée ...; puis ils firent leur tabagie et après l'avoir faite, les femmes se dépouillèrent toutes nues, parées de leurs plus beaux matachlas, et se mirent dedans leurs canots ainsi nues en dansant, et puis elles se vinrent mettre à l'eau en se battant à coups de leurs avirons, se jetant quantité d'eau les unes sur les autres. Toutefois, elles ne se faisaient point de mal, car elles se paraient des coups qu'elles s'entre-ruaient. Après avoir fait toutes ces cérémonies, elles se retirèrent en leurs cabanes et les sauvages s'en allèrent à la guerre contre les Iroquois."

En somme, Champlain pouvait être satisfait de ses contacts avec les Indiens du Saguenay au cours de ce premier voyage. Il avait obtenu leur amitié et leur confiance, leur invitation pour les Français à s'établir dans le pays, et certaines connaissances sur leur comportement, leurs apti-

tudes intellectuelles et morales et même leurs croyances. C'était un acquis valable, suffisant pour permettre une entreprise en connaissance de cause de ce côté.

Victor TREMBLAY, p.d.

- 1) Voir SAGUENAYENSIA. mars-avril 1964, page 27.
- 2) SAGUENAYENSIA. septembre-octobre 1959, page 99.
- 3) La pipe était un tonneau contenant, selon les lieux, de 50 à 75 gallons. Le canot pouvait porter plus lourd que cela.
- 4) Ce mot, *pilotoua* ou *pilotois*, serait d'origine basque; en langue basque *pilotals* veut dire sorcier.

### *Au sujet d'une charade \**

Nous n'avons pas reçu de réponse à la charade proposée dans notre livraison de mai-juin derniers. Les précédentes avaient été trop faciles, et c'est à dessein que nous avons composé celle-ci en véritable casse-tête, espérant que malgré tout il se trouverait peut-être des familiers de ces jeux assez tenaces pour en venir à bout.

La réponse est le mot ALMA, décomposé en lettres.

Comme il n'y a que quatre éléments dans le mot, le *un* et le *quatre* sont la tête et la queue du mot, détail qui est signalé de nouveau par l'indication que le mot est "isotèle", c'est-à-dire ayant ses deux extrémités semblables. (L'animal qu'on appelle isotèle, dont le nom scientifique est *isotelus*, a cette particularité d'avoir sa partie d'avant et sa partie d'arrière semblables, un peu comme nos autos, d'où son nom). Nous admettons volontiers que cette précision est plus embarrassante qu'éclairante. On sait du moins de façon assez claire que le mot commence et finit pas le même élément; il reste à découvrir que cet élément est la lettre "A".

Les deux est "L". Les oiseaux, les armées et les grands hôtels ont des ailes.

Qui fait le trois. "M", c'est-à-dire qui aime, qui pratique l'amour de Dieu et du prochain fait ce qui est parfait et selon la parole du Christ, accomplit "la loi et les prophètes".

Le tout. "ALMA", s'applique à un être qui est le plus élevé, "au sommet", dans sa catégorie. C'est aussi un nom de femme. Il parle "d'un cours d'eau", la rivière Alma, qui est "bien loin d'ici", en Crimée. C'est son nom qui a été donné à l'île d'Alma, le "tout formé par deux cours d'eau". L'autre tout, formé par "quatre égaux", est la Cité d'Alma, constituée par la fusion de quatre villes.

En somme, toutes les indications sont vraies; elles laissent terriblement à deviner. — Morale: il est plus facile de poser un problème que de le résoudre.

#### \* TEXTE DE LA CHARADE :

Mon UN, mon QUATRE sont jumeaux,  
Car je suis un mot isotèle.  
Cherchez mon DEUX chez les oiseaux;  
Dans l'armée ou les grands hôtels,  
Qui fait mon TROIS, chose parfaite,  
Garde la loi et les prophètes.  
Mon TOUT parle d'être au sommet,  
Ou d'un cours d'eau bien loin d'ici,  
Ou d'une femme, et puis aussi  
D'un tout formé par deux cours d'eau  
Ou d'un autre par quatre égaux.

# Mémoires d'une ancienne

## Mademoiselle Emma Tremblay



Mademoiselle Emma Tremblay a 80 ans.

*Mademoiselle Emma Tremblay, de Bagotville, avait 80 ans quand, le 3 juillet 1934, le jeune Raymond Desgagné eut la faveur de la consulter chez son frère M. Alphonse Tremblay, chez qui elle demeurait. Dans cette entrevue assez brève, il n'eut pas le loisir d'épuiser le répertoire des souvenirs de cette vénérable concitoyenne; ce qu'il en a recueilli forme une gerbe de renseignements divers que nous croyons utile et intéressante à présenter.*

V. T.

On dit que la première maison ici (dans le village) fut celle d'Alexandre Lavole. (1) Elle a été réparée depuis. Tout le reste du village c'était des champs.

La première forge était chez Eugène Minier. (2) C'est mon père, Abel Tremblay, marié à Vitaline Gravel, qui a été le premier forgeron. Il a forgé pendant un an dans une soue à cochon, sauf votre respect. Mon père venait de Château-Richer.

En arrière de chez vous (i.e. chez le docteur Desgagné, rue Bagot) il y avait des quais où les goélettes venaient pour charger au moulin à scie qui était là. Le premier moulin appartenait aux Price. Il est disparu depuis soixante ans sans forcer. Quand j'étais jeune nous allions jouer dans ce que nous appellions "le vieux moulin".

Le premier chemin qui allait à la Grande Bale passait chez Eugène Rousseau. (3)

Il y avait une côte chez Pierre Riverin (4); là se trouvait la première chapelle. Je me rappelle que nous appellions ça "côte de la chapelle". Il n'y avait plus de chapelle de mon temps, mais papa a toujours dit que la première chapelle avait été là.

La première école se trouvait pas loin de la chapelle, vers la rue de la Fabrique. Elle s'appelait "École Saint-Alphonse". La première maîtresse fut une nommée Arthémise Dumais. Je suis allée me promener chez elle. Il y avait après elle un maître qui faisait des belles cabanes durant la récréation.

J'ai fait ma première communion du temps du curé Potvin. (5) J'ai deux livres de M. Guay, donnés à madame Abel Tremblay: "Imitation de Jésus-Christ" et "Mois de Marie". Dans l'un d'eux c'est marqué: "Ce livre appartient à Abel Tremblay le plus bel homme du monde".

Quand les Price vinrent ouvrir un moulin, ils bâtirent un gros hôtel en arrière de chez Simon Lavole aujourd'hui (6); la cave y est encore visible. Là ils amenaient les gens du Sud. Les gens du village s'appelaient "les gens du Nord"; ils ne travaillaient pas au moulin, ils cultivaient. Les gens du Nord et ceux du Sud étaient toujours en chicane. Ceux du Sud voulaient bosser. Un jour, M. Ignace Gravel, compagnon de Mars Simard, bâtissait et ceux du Sud brisaient à mesure. Ignace, un de ces colosses comme on en voit rarement, s'est fâché et, avec une hache, il les a clairs. Ensuite Gravel divisa le village en vue de l'avenir.

Avant le feu de 1870 il y eut une inondation. Un printemps l'eau de la rivière monte, monte toujours. Dans ce temps-là la rivière passait derrière chez vous, à peu près chez Eugène Rousseau. Il y avait une belle maison qui appartenait à M. Fafard; c'était une maison en brique qui avait des gardes en fer; elle a déboulé. Il y avait une tannerie dans la bâtisse appartenant à André Robitaille; elle fut emportée par l'eau et elle alla s'échouer sur les récifs dans l'Anse. Il y avait des poules *jouquées* dessus. La grosse roche derrière chez vous fut emportée de chez Joseph Perron par l'eau. André Robitaille s'est rebâti chez Alfred Bouchard aujourd'hui. (7) Tout le bord de la rivière fut mangé. Ensuite on a fait des quais et changé le cours de la rivière.

Quand le grand feu de 1870 a passé, c'était un été (8) chaud; il ne pleuvait pas du tout. On disait qu'il était tombé une pluie de soufre. Le feu arriva par le cap, derrière chez Charles Lé-

vesque. (9) Tout le monde était dehors. épouvanté. Le père Charles Lapointe et sa femme, qui était malade de la nuit, étaient chez nous. Elle était couchée dans la salle; le baptême eut lieu le lendemain; le bébé s'appelle Céline. Maman nous avait habillées jupon par-dessus jupon en cas que nos robes brûlent. Nous étions en prière dans la maison. La cloche sonnait; il faisait noir et c'était rouge. On a passé la journée dans la peur. Le soir il ne restait que trois ou quatre maisons. On avait mis les papiers et l'argent en sûreté.

A Bagotville, il y a au moins soixante ans de ça, après un gros vent et un gros orage, le chemin était couvert de crapauds.

Il y a 63 ans, à peu près, (10) nous étions à l'école, vers 9 heures le poêle se met à trembler. Nous avions tous bien peur.

En creusant pour le solage de l'église actuelle, on a trouvé, à neuf pieds sous terre, une souche bûchée par la main des hommes. C'est dire que la place avait été habitée avant.

On dit que la vieille chapelle déboula et qu'on trouva des ossements en dessous. De même qu'après l'inondation en arrière de chez vous la côte a déboulé et on a trouvé des ossements enveloppés dans de l'écorce. — "Je les ai vus de mes yeux", dit M. Alphonse Tremblay, présent à l'entrevue.

Des types curieux, on en a eu plusieurs à Bagotville. Par exemple: le bonhomme Sem Lavoie qui vendait des balais de cèdre; les Roulons, Georges Simard, Martin Noël, qui transportaient la malle de la Baie Saint-Paul sur leur dos, à pieds, avec seulement de la galette à manger; Belleau, qui faisait des terrines; il portait un grand collet; il jouait du violon; il avait une grande maison sans vitres, les murs tout couverts de portraits de femmes, et il couchait dans une boîte; Narcisse Tremblay l'a trouvé mourant, l'a converti, et le pauvre homme est mort ensuite; Pertruce, c'était un capitaine au long cours troublé à cause de sa femme qui l'avait laissé; il faisait des chapelets; il quêtait en disant: "Avez-vous des callles? du sel?" Dans l'Anse il y avait des sauvages *roffes*, la famille Philippe entre autres; j'allais à l'école avec une petite Philippe, Cécile.

La première lampe à l'huile (de charbon) fut apportée de la Baie par Abel Tremblay (mon père). Nous l'avons encore. Il avait apporté un pot d'huile de charbon pour l'hiver. Nous avons aussi une chaise de mon père depuis qu'il avait 12 ans. Le premier sucre blanc fut apporté par André Potvin, marchand; il en avait 10 à 15 livres. Cela fait à peu près 55 ans. (11)

Le quai devait être bâti ici ou à la Grande Baie. Il y a eu une grande chicane à ce sujet. Mon père, qui était forgeron, avait perdu toutes ses pratiques, tellement il se débattait, mais il a réussi à voir le quai à Bagotville. Le chef-lieu régional devait être à Bagotville, mais il fut volé par Chicoutimi.

Autrefois c'était pas qu'une petite affaire que l'élection du maire. Le maire élu donnait un repas à tout le monde.

Au jour de l'An les enfants marchaient la nuit de maison en maison avec des boîtes et ramassaient des étrennes; on leur donnait des beignes, des gâteaux, etc. M. Sirois (12) ramassait des pâtés de viande, dans les familles à sa visite, et il les donnait aux pauvres; chaque famille était obligée d'en donner.

La nourriture d'autrefois était différente de celle d'aujourd'hui. Dans les premiers temps on mangeait des tourtes, du saumon, du lièvre; on vivait de ça. Aux noces on tuait un cochon... Le thé coûtait cher; on n'en achetait pas, on s'en faisait. Sur le cap il y avait des petites feuilles de ce qu'on appelait "poires à cheval". On les faisait ressuer à la vapeur et on les roulait entre nos mains; puis on mettait cela dans une boîte à pain qu'on mettait dans un four chaud. Quand cela était sec on avait du thé pour l'année.

Les premiers colons d'ici, sont Mars Simard, mon grand-oncle, et Ignace Gravel, qui est dans ma famille; ils sont arrivés ensemble. Les plus vieilles maisons sont celle d'André Potvin, maintenant délabrée, celle de Thomas Fortin, encore debout... La maison chez Joseph Tremblay (13) a 78 ans; on a mis deux ans à la bâtir.

Le grand hôtel se trouvait dans le Foulon (14). Les Anglais riches y venaient. Son propriétaire était Guillaume Lapointe. Il a brûlé dans le premier feu.

On a construit des gros bateaux ici: plusieurs trois-mâts. Cela se faisait là où reste aujourd'hui madame Emile Tremblay. (15)

(1) Cette maison serait celle d'Eugène Minier; elle est au No 12, rue Albert.

(2) Voir la note précédente.

(3) La maison d'Eugène Rousseau, très ancienne et encore existante, se trouve au No 28, rue Bagot; elle est occupée par Mme Joseph Pépin.

(4) Aujourd'hui chez M. Albert Belanger, No 4, rue de la Fabrique.

(5) L'abbé Georges Potvin fut curé de Saint-Alphonse de 1868 à 1871.

(6) No 9, rue Bagot. Mme Simon Lavoie y demeure avec son gendre M. Hervé Savard.

(7) Cette maison qu'habitait Alfred Bouchard en 1934 porte actuellement le numéro 5, rue Saint-Georges et appartient à M. Noël Boivin.

(8) En réalité un printemps; le feu a passé le 19 mai.

(9) Charles Lévesque demeurait au numéro 45, rue Victoria; la maison est encore là, occupée par sa fille Mlle Gilberte Lévesque.

(10) Il s'agit probablement du tremblement de terre de l'automne de 1870.

(11) Cela reporte à 1879.

(12) L'abbé Joseph Sirois fut curé de Saint-Alphonse de 1880 à 1898.

(13) Cette maison, qui était sur la rue Bagot, en face de la pharmacie Desgagné, a été détruite par le feu il y a peu d'années.

(14) La partie de la rive qu'on appelait le Foulon correspond au boulevard Damase-Potvin.

(15) La place de cette maison est maintenant occupée par le salon funéraire Nault & Girard, No 16, rue Albert.



## Damase Potvin

(1879-1964)



M. Damase Potvin.

### Biographie.—

C'est le 16 octobre 1879, et non en 1882, comme l'affirment les manuels et les revues, qu'est né, à Saint-Alphonse de Bagotville, Jean-Charles-Damase Potvin. Il eut pour père Charles Potvin, qui après avoir été longtemps commis chez Onésime Côté, marchand, devint par la suite agent de la Compagnie Richelieu et Ontario, poste qu'il occupa pendant 16 ans. Sa mère se nommait Julie Hudon. Elle était nièce et fille adoptive de Damase Hudon, père du premier magistrat du Saguenay, le juge Arthur Hudon. Ce monsieur Damase, cousin de son grand-père maternel fut le parrain de l'écrivain, et donna son nom au cap qui surplombe le Boulevard Damase-Potvin, que la ville de Bagotville baptisait ainsi, en 1955, pour honorer son plus célèbre écrivain.

Dans une lettre adressée à Mgr Victor Tremblay, président de la Société Historique du Saguenay, le 25 septembre 1954, Damase Potvin affirme être né dans la maison de M. A. Lepage,

dans un logis attenant au magasin qui s'y trouvait. Deuxième enfant de la famille, il eut trois soeurs: Elmina, Mme Cérénus Boullanne, Zénaïde, seconde femme de Samuel Bédard, Juliette, Mme Louis-Philippe Hudon; trois frères: Joseph-Eugène, Joseph et Ephraïm.

S'il faut en croire M. Potvin, sa famille n'eut guère de résidence stable. A Saint-Alphonse, elle aurait déménagé 16 fois, et en tout et partout 43 fois. A-t-il eu le temps de fréquenter l'école de son village natal, c'est ce que nous n'avons pu préciser. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il avait 7 ans quand, par un soir d'hiver, il quitta Saint-Alphonse pour Saint-Jérôme au Lac Saint-Jean. Son père y avait accepté un emploi chez Damase Jalbert, propriétaire d'un magasin en cet endroit, et d'un autre avec moulin à scie au Lac-Bouchette. Quelques années passées à Saint-Jérôme, au Lac-Bouchette et de nouveau à Saint-Jérôme, on partit pour Saint-Henri de Tallon, où Charles Potvin, avec un associé du nom d'Alexandre Morin, avait acquis une exploitation de bois et un bateau.

Par la suite, on transporta l'industrie à Saint-Gédéon où l'on construisit une scierie près de la gare et de l'embouchure de la Belle Rivière. C'est là que nous retrouvons sa famille en 1904.

Après avoir fait une bonne partie de ses études primaires à Saint-Jérôme, Damase Potvin entra au Séminaire de Chicoutimi, en classe de seconde, au mois de septembre 1894. Il devait en sortir en juin 1903, après ses études classiques. Il s'y révéla un élève sérieux, travailleur et affable, donnant tous ses soins à sa formation littéraire et artistique. Membre de la société Saint-Dominique, il en fut le président durant l'année 1902-1903; membre de la fanfare, il jouait de l'alto. Ardent liseur, il dévorait Jules Verne et Lamartine. Aussi est-ce de bonne heure que devait s'éveiller sa vocation d'écrivain. Il a raconté dans la lettre mentionnée plus haut, que c'est le regretté Mgr Lemieux qui lui avait communiqué le feu sacré, lors de la lecture, devant ses confrères, d'une composition qu'il avait réussie. *L'Oiseau-Mouche*, journal du Séminaire, la publiait dans sa livraison du 18 décembre 1897. Elle était intitulée "Une nuit de Noël". Bientôt il commença à signer dans ce journal de collège ses premières chroniques qu'il rédigea presque régulièrement, de la Rhétorique à la fin de ses études. Il écrivit dans cette feuille 49 articles. En 1902, honneur tant convoité et récompense

de son application, il était reçu académicien. En juin 1903, au nom de ses confrères finissants, il prononça le discours d'adieu. *La Défense*, qui souligne le fait dans son numéro du 2 juillet, ajoute ceci: "Depuis le jour où l'Oiseau-Mouche a dû fermer ses ailes, taire son caquet et rester au nid... M. Potvin est venu quelquefois se consoler dans les colonnes de *La Défense*, où il a écrit quelques articles sous un nom de plume."



Damase Potvin finissant au Séminaire de Chicoutimi, juin 1903. (On remarque qu'il porte la médaille d'académicien).

Cette année-là le Séminaire de Chicoutimi comptait huit finissants. Sept prenaient la soutane au Grand Séminaire diocésain, et lui une soutane blanche au Postulat des Pères Blancs. Il était le premier enfant de la région à revêtir l'habit des fils de Lavigerie. Après le postulat et une année de noviciat, il partit pour Alger. Mais, comme le climat ne lui allait guère, il fut forcé, au bout de trois mois, de revenir au pays. C'était en janvier 1905. Il demeura quelques mois à Saint-Gédéon où vivait alors sa famille.

Puis ce furent les débuts dans le journalisme. Il les a racontés avec précision et humour, dans la revue *Concorde*, organe municipal de la ville de Québec, au printemps de 1905. C'est là qu'on apprend que le 25 mai 1905 il devient rédacteur au journal que vient de fonder avec lui, à Chicoutimi, l'imprimeur Gustave Dellsie, *Le Travailleur*. Cependant, après onze mois de labeur, un désaccord accidentel avec le propriétaire l'oblige à laisser ce journal, et c'est dans les colonnes du *Progrès du Saguenay* qu'il s'explique

avec ses anciens maîtres. De juillet à septembre 1906, il collabore à la publication du *Progrès du Saguenay*, sous le pseudonyme de *KISKISING*. Il se rend ensuite à Québec, où il trouve un emploi à la *Semaine Commerciale*. C'est là que, pendant six mois exactement, dit-il, il écrit "Le marché des céréales n'a guère changé... les oeufs sont fermes... les arrivages de veaux sont satisfaisants... le beurre se tient... les patates sont à la hausse... à la baisse."

Il fit ensuite un court stage à la *Vérité* de Jules-Paul Tardivel. Toujours dans *Concorde*, il raconte que c'est là que Jos Guay l'a rencontré et l'a invité à venir travailler au *Progrès du Saguenay*. On le trouve donc à Chicoutimi, à ce journal, à partir du 16 mai 1907. Comme il l'a écrit, il a réussi à faire franchir à ce journal l'année la plus terrible peut-être de son existence et à le sauver de la banqueroute. A son départ, le 24 octobre 1907 — il fut donc là seulement cinq mois — il avait su donner au valeureux journal élan et vie.

On le retrouve à Québec en 1908. Il y publie un premier roman ébauché à Chicoutimi sous forme de nouvelle, *Restons chez nous*. Au début de 1910, il entrait au *Devoir*, que venait de lancer Henri Bourassa. Il y demeura une année, employé au reportage. Il prend part aux activités de l'École littéraire de Montréal, au sein de laquelle il fut admis le 10 juin 1910. Il en fut même quelques mois le vice-président, comme l'affirme Jean Charbonneau dans l'histoire qu'il en écrit.

Revenu à Québec, il espérait trouver un emploi à *l'Événement*, mais il y trouva une porte fermée. Pour assurer sa subsistance, avec un associé qui devait devenir plus tard son beau-frère, le major Alexandre Plante, il fonde un journal, le *Petit Québécois*. Le ton un peu frondeur de certains articles eut l'heur de ne pas plaire à certains politiciens et, craignant un sort identique à celui de son ancien copain du *Devoir*, Jules Fournier, il quitte ce journal pour le *Quotidien* de Lévis. Il y passe quelques jours seulement et, à la suite de la publication d'un article qui avait déplu à la Direction du journal, il revient au *Petit Québécois*.

L'année 1911 commence sous d'heureux auspices, alors qu'il épouse à Québec, le 30 janvier, Blanche Gingras, fille de J.-Magloire Gingras, fonctionnaire au Département des Terres et Forêts. C'est à la fin de cette année qu'il entre à *l'Événement*, inaugurant l'ère de ses emplois stables et réguliers. Il deviendra désormais le chroniqueur attitré et fidèle de plusieurs grands journaux, le collaborateur habituel ou d'occasion de nombreuses publications, l'auteur d'ouvrages qui naîtront drus.

Comme chroniqueur parlementaire, il passera onze ans à *l'Événement* (1911-1922), quatre ans au *Soleil* (1922-1925), 29 ans à la *Presse*

(1925-1954). Dans cette dernière feuille, sous le pseudonyme de "Sainte-Foy", depuis 1927 il tient une chronique régulière sur des sujets libres jusqu'à 1954. Dans la *Patrie*, depuis 1916, dans le *Progrès du Golfe* depuis 1936, jusqu'à sa retraite, il s'occupe presque régulièrement à la même tâche.

En 1945, il est nommé fonctionnaire au Département de l'Instruction Publique, section des manuels.

Homme d'une grande activité intellectuelle, il ne cessa, sa vie durant, de s'intéresser à tout ce qui favorisait l'acquisition ou la propagation de la culture. C'est à cette intention qu'il fonda à Québec deux sociétés: la Société des Arts, Sciences et Lettres, dont il a été le secrétaire et l'animateur pendant 15 ans (1927-1942); le Club des Journalistes de Québec, dont il a été le secrétaire pendant 26 ans, depuis la fondation, en 1928, jusqu'à septembre 1954. Il fut également membre de l'Institut Canadien de Québec; il en fut longtemps le bibliothécaire et prépara les célébrations de son centenaire en 1948. D'autres sociétés littéraires et culturelles l'ont aussi compté parmi leurs membres: la Société Provancher, la Société Zoologique de Québec, les Sociétés Historiques de Québec, de Montréal et du Saguenay, la Société des Écrivains Canadiens, la Galerie de la Presse, la Presse associée de Québec, la Société Nationale Jacques-Cartier de Québec, l'Association des Écrivains de Province de France, dont il fut lauréat en 1936, la Société de Géographie de Québec, la Société du Parler Français.

Cependant, en 1957, année de sa dernière publication, la *Bate des Hahas*, il entre dans la retraite. L'artério-sclérose, qui avait déjà commencé à le miner, devient de plus en plus maligne, donnant à ses dernières années un accent de tristesse particulière. En effet, ce géant des lettres, cet homme à l'activité si fébrile, fut condamné, pendant trois ans, à une impotence quasi totale, adoucie seulement par le dévouement admirable de sa digne épouse. Il mourut le 9 juin 1964, à son domicile de la rue Désy à Québec. Ses funérailles eurent lieu le 12 suivant, en l'église Notre-Dame-du-Chemin, et il fut inhumé au cimetière Belmont de la Vieille Capitale.

#### L'écrivain.

Damase Potvin est l'un des rares écrivains canadiens-français qui ait vécu uniquement de sa plume. Il a été aussi le plus fécond de nos auteurs et son œuvre, par son envergure et sa dignité, commande le respect. Comme le déclarait Mgr Victor Tremblay, dans une conférence très fouillée qu'il prononçait à Bagotville le 3 octobre 1954: "Il a trouvé moyen d'écrire pendant toute une vie sans avoir besoin de fouiller dans les petits coins malodorants et sans désa-

billier personne. Splendide exemple et vigoureuse leçon à ceux qui ne se croient pas capables d'être intéressants sans salir."

Quand on considère cette œuvre, on pourrait presque parler d'apostolat, apostolat tout voué en effet à célébrer les choses et gens de sa petite ou grande patrie et à les faire aimer. Par la radio, le théâtre, le journal, les revues et les livres, il a tenté toute sa vie de lancer à l'endroit de son terroir un message de sympathie. C'est avant tout comme journaliste et comme romancier que nous voulons l'étudier, mais nous nous en voudrions de ne pas signaler au passage certains domaines où il s'est également produit.

Il serait difficile, par exemple, de donner le nombre exact de conférences qu'il a prononcées; la bio-bibliographie qu'a dressée à son sujet, Mlle Emilienne Shaffer, en 1941, et surtout celle plus récente de M. Philippe Treffry et du Frère Raymond des Ecoles Chrétiennes ont dû en faire l'inventaire. Malheureusement, il ne nous a pas été loisible de les consulter. Quoi qu'il en soit, les Archives de la Société Historique du Saguenay mentionnent qu'il a donné plusieurs causeries à Chicoutimi dans les années 20; qu'en 1938, il donnait au poste C.K.C.V. de Québec, une série de 21 causeries sur le Vieux Québec; qu'en 1940, au poste C.H.R.C., il en donnait une égale série sur l'origine des familles; qu'à ces deux endroits, il en donnait une quinzaine d'autres sur divers sujets; enfin, que vers 1944 il fut l'invité de la Société Franco-américaine aux États-Unis.

Dans les débuts de sa carrière il tâta même du théâtre. En janvier 1908, au théâtre Capitol de Québec, une troupe de cette ville interpréta *Les Deux Aventuriers*, pièce en trois actes, écrite en collaboration avec Alexandre Plante. En 1920, un groupe du *Cercle des Voyageurs de Québec* joua une de ses comédies, *Un mauvais quart-d'heure*. Un peu auparavant, il avait écrit avec Alonzo Cinq-Mars une adaptation pour la scène du roman *Maria Chapdelaine*.

#### Le journaliste.

Mais c'est dans le journalisme surtout que devait se dérouler sa carrière. Nous en avons retracé plus haut les principales étapes. Bien sûr, il ne faut pas s'attendre à trouver chez lui les qualités qui font les grands journalistes, l'esprit de combat, la clarté concise des exposés, l'autorité des assertions qui dirigent l'opinion publique. Il était trop doux, trop causeur, trop amant de la tranquille recherche pour s'exposer ainsi au front. C'était plutôt un publiciste, qui exposait agréablement en des chroniques vivantes les différents potins de la vie parlementaire ou sociale. Spécialiste dans le reportage, il savait noter fidèlement le trait piquant, les anecdotes susceptibles de charmer un lecteur avide de repos. Sa vaste érudition, son souci d'observation, sa mémoire, la saveur de ses trouvailles faisaient qu'on avait souvent recours à lui pour trouver la lumière. Les

journalistes en quête de renseignements, écrit M. J.-C. Magnan, dans *Jeunesse Agricole*, en novembre 1960, se disaient: "Allons trouver Potvin, il doit savoir cela." Tout le monde sait aussi qu'il fut l'un des principaux responsables de l'immense succès de *Maria Chapdelaine*, par la publicité inlassable et enthousiaste qu'il fit en faveur de ce roman désormais classique, publicité qu'il couronna brillamment par la publication du livre *Le Roman d'un Roman*.

Cette activité comme journaliste s'est manifestée surtout par la fondation de trois journaux; le *Travailleur*, à Chicoutimi, en 1905; le *Petit Québécois*, à Québec, en 1908; l'*Émérillon* à Québec, en 1936. Il participa également à la fondation de deux revues: *Je vois tout*, à Montréal, en 1910; le *Terroir*, à Québec, en juillet 1918.

Dans tous ces journaux ou revues, il écrivait sous son nom ou sous les pseudonymes suivants: "Jérôme Colgnard, Docteur Sap, Henry Deschamps, Serge Duhamel, Colonel Arthur, Marion Chapdelaine, Laurentin, Kiskising, Graindesel, Croquausel, Jean-Yves, Sainte-Foy, Jean de Sainte-Foy. Le nombre des articles qu'il a composés est fabuleux. M. Aimé Plamondon, qui fut l'un de ses collaborateurs et amis, écrivait dans la *Revue Populaire*, en mars 1955: "J'ai demandé à Potvin s'il avait une idée approximative du nombre d'articles qu'il avait pu écrire jusqu'à ce jour. Je cite presque textuellement son amusante réponse: "Je n'ai pas de statistiques précises sur ce sujet dont l'ampleur me dépasse depuis longtemps, m'a-t-il dit. Toutefois, si on prend pour base de calcul que depuis 29 ans, j'ai écrit dans la *Presse*, environ 7,500 lettres signées Sainte-Foy, je pense qu'en ajoutant à ce chiffre un nombre à peu près égal pour représenter les articles que j'ai pu fournir à je ne sais plus combien de journaux quotidiens et hebdomadaires, on obtiendra une somme pas trop éloignée du total cherché." A ma connaissance, il n'y a que Benjamin Suite qui ait été aussi fécond.

Quant à la teneur des articles qu'il a publiés, il serait difficile dans cette étude d'en donner le moindre résumé. Notons toutefois, qu'ils touchent à tous les sujets, à l'histoire, à la littérature proprement dite, aux récits de voyages, aux reportages de toute nature, à la vie politique, à la vie sociale, à la faune, à la toponymie, etc... Nous avons dressé une liste, peut-être incomplète, des journaux et revues où s'est exercée sa plume; la voici :

- 1.— *L'Oiseau-Mouche*, Chicoutimi (1897-1902).
- 2.— *La Défense*, Chicoutimi (1903).
- 3.— *Le Travailleur*, Chicoutimi (1905).
- 4.— *Le Progrès du Saguenay*, Chicoutimi (1906-1907).
- 5.— *La Semaine Commerciale*, Québec (1906-1907).
- 6.— *La Vérité*, Québec (1907).
- 7.— *Le Devoir*, Montréal (1910).

- 8.— *Je vois Tout*, Montréal (1910).
- 9.— *Le Petit Québécois*, Québec (1910).
- 10.— *Le Quotidien*, Lévis (1911).
- 11.— *L'Événement*, Québec (1911-1922).
- 12.— *Le Soleil*, Québec (1922-1925).
- 13.— *La Presse*, Montréal (1925-1954).
- 14.— *La Patrie*, Montréal (1915 . . .).
- 15.— *Le Petit Journal*, Montréal (1929 . . .).
- 16.— *Le Terroir*, Montréal (1918-1940).
- 17.— *Le Pays laurentien*, Montréal (1916-1918).
- 18.— *La Forêt et la Faune*, (1929).
- 19.— *La Revue de New-York*.
- 20.— *Le Bulletin de la Société de Géographie de Québec*.
- 21.— *Le Bulletin de la Société Provancher*.
- 22.— *Le Bulletin des Agriculteurs*, Montréal (1946).
- 23.— *La Revue Moderne*, Montréal.
- 24.— *La Revue Populaire*, Montréal.
- 25.— *Le Samedi*, Montréal.
- 26.— *L'Oeil*, Montréal.
- 27.— *L'Émérillon*, Québec (1936).
- 28.— *Le Canada Français*, Québec.
- 29.— *Culture*.
- 30.— *Concorde*, Québec (1953).
- 31.— *Contacts*, Québec (revue des Employés civils).
- 32.— *Le Québécois*, (différent du Petit Québécois).
- 33.— *Vie Française*, Québec.
- 34.— *Chasse et pêche*, Montréal.
- 35.— *Les Carnets de la Société Zoologique de Québec*.
- 35.— *La Revue de l'Université Laval*, Québec.
- 37.— *L'Information médicale*.
- 38.— *Les Cahiers de la chasse*, Paris (1952).
- 39.— *Amérique Française*, (1952).
- 40.— *Sciences et Aventures*, Montréal (1947-1949).
- 41.— *Ecclesia*, Paris (1953).
- 42.— *Almanach du Peuple*, Montréal (1950).
- 43.— *Le Pays*.
- 44.— *L'Alma Mater*, Chicoutimi.
- 45.— *Le Progrès du Golfe* (en 15 ans plus de 2,000 articles).
- 46.— *Le Fournisseur des Institutions Religieuses* (1941-1945).
- 47.— *Le Colon*, Roberval.
- 48.— *La Tribune*, Sherbrooke.
- 49.— *La Revue Canadienne* (1907).
- 50.— *Saguenayensia*, Chicoutimi (1959 . . .)

#### Le Romancier.

Damase Potvin a écrit une bonne dizaine de romans. On ne trouve pas chez tous cependant la trame rigoureuse, la psychologie, les situations dramatiques où la plus haumaine des passions, l'amour, est en cause. L'oeuvre de Damase Potvin ne fait pas partie du roman psychologique. A l'instar de certains régionalistes français, tels René Bazin, Henri Pourrat, De Pesquidoux, il est un amant de la nature, il a la passion de son pays et de sa petite patrie du Saguenay, à la peinture de laquelle il a consacré 19 volumes. C'est la terre ancestrale qui sert de fond à ses

principales oeuvres. Dans tous ses romans, particulièrement dans *Restons Chez nous*, *l'Appel de la terre*, *Le Français*, *La Baie*, *La Rivière-à-Mars*, il n'a jamais cessé d'exalter le pays canadien, ses forêts vierges, sa nature farouche. Dans leur ensemble, ces romans se présentent comme une sorte d'épopée sur nos origines, épopée qui retrace les pérépéties sanglantes et héroïques parfois, qui ont présidé à la découverte de notre pays, à sa conquête glorieuse et difficiles.

"Mais, comme l'écrivait avec vérité Jean Charbonneau, à ce pays vierge des anciens temps il veut donner une âme, l'âme de ses premiers colons, de ces évangélisateurs, ces conquérants sublimes dont les inimaginables sacrifices nous sembleraient dépasser les limites des forces de l'homme, si Potvin ne nous en prouvait la surhumaine vraisemblance, avec l'appui de documents irréfutables et de sincères persuasions." (*Hist. de l'École Littéraire de Montréal*, page 254).

*L'historien et le conteur.* —

Damase Potvin eut en outre la passion de la recherche et du document. Aussi ne faut-il pas se surprendre de le voir quelque jour nous révéler les résultats de ses pérégrinations à travers le passé. Ce qui a donné naissance à toute une partie de son oeuvre qui se rattache et par son objet et par le ton à la petite histoire. Ses récits historiques, enjolivés parfois de fiction, gardent toujours un air d'authenticité, parce qu'ils partent de faits vécus. Il ne faudrait pas, je crois, juger son oeuvre par son dernier ouvrage, *La Baie des Hahas*, ouvrage dont il n'a pu contrôler la correction, étant à ce moment-là malade et par trop pressé de publier par ses éditeurs. Un livre comme *la Robe Noire*, par exemple, évoque avec justesse la vie émouvante de l'héroïque jésuite, le Père de Crespieul, apôtre des Montagnais de la région du Saguenay. *Peter McLeod* est le récit palpitant du maître bûcheron, de descendance métisse, qui présida aux débuts de la grande exploitation de nos forêts saguenéennes. Damase Potvin eut aussi le mérite de tirer de l'oubli une foule de personnages ignorés qui ont tenu un rôle important dans notre histoire. C'est Henri de Puyjalon, le solitaire de l'Île-à-la-chasse; le docteur P.-E. Fortin, commandant de la goélette garde-côte "La Canadienne" et qui fut pour ainsi dire le fondateur de la Gaspésie; Thomas, ancêtre de nos gardes-forestiers, découvreur de notre beau Parc des Laurentides; Roméo Vachon pionnier de l'aviation commerciale au Canada; ce sont encore tous ces autres qu'il appelle les *Oubliés*; le capitaine Bernier, Napoléon Comeau, Arthur Buies, le sculpteur Louis Jobin, Van Bruyssel, l'amiral Bayfield, etc . . .

Il y a aussi toute une partie de son oeuvre qui a trait aux récits de voyages et à la géographie. Si la fiction s'y mêle encore, c'est pour y ajouter le charme de l'anecdote, un peu diluée



Damase Potvin dans une de ses attitudes coutumières à Bagotville.

parfois, ou du détail pittoresque. C'est ainsi que se présente *le Tour du Saguenay*, beau recueil descriptif, *Aux fenêtres du Parlement*, qui fait revivre les traditions, coutumes et usages de notre Palais Législatif, *Les Îlets Jérémie*, qui nous introduit dans le mystère de la Côte Nord, *Le Saint-Laurent et ses Îles*, véritable biographie lyrico-descriptive du Fleuve, *Sous le signe du Quartz* qui nous fait connaître les richesses minières du Nord-Ouest du Québec, *Plaisant pays de Saguenay*, qui célèbre les beautés touristiques de son pays natal, *En Zig Zag*, agréable randonnée sur la Côte Nord et dans l'Île d'Anticosti, *Fossebault*, monographie pittoresque de la région des Laurentides qui avoisinent Québec, etc . . .

Oeuvre variée et colossale s'il en est une ! Certains, comme Claude-Henri Grignon, y sont allés de leurs éloges, touchant la forme, dont ils aimaient la saveur "la parlure toute ensoleillée, lumineuse d'archaïsme, de provincialisme qui en font le charme." (*Pamphlets de Valdombre*, avril 1943); d'autres, comme Jean Charbonneau ont aimé ses "descriptions souvent calquées de mémoire, mais sur place, nourries et savoureuses . . . en général pleines de pittoresque et de couleur locale" (*op. cit.*, page 216). D'autres lui reprochent sa prolixité, son manque de psychologie, ses négligences de style. Il est certain qu'il manque de discipline et qu'il ne s'impose pas tous les sacrifices que l'art exige, mais il faut reconnaître qu'il a du pinceau et passablement de technique. A cet égard, *la Rivière-à-Mars* deviendra l'un de ses meilleurs volumes. C'est une vaste symphonie à la fois pastorale et pathétique

qui ne manque pas de grandeur. Partout y monte un arôme de la terre, y flottent des jeux de lumière qui transfigurent nos forêts et nos montagnes. Même s'il y prône une colonisation un peu dure, même s'il y peint des personnages accablés par une certaine fatalité, il n'y enlève jamais la couleur qui enjolive ses visions réalistes.

M. Auguste Vlatte, dans son *Histoire littéraire de l'Amérique Française*, a prononcé sur son oeuvre un jugement qui fait autorité. Je n'hésite pas à le citer au terme de cette étude: "L'oeuvre de Damase Potvin est inégale. Elle comporte des pages trop rapides de journalisme, voire de publicité touristique, et de romans populaires avec leurs qualités et leurs défauts: action rapide, épisodes sensationnels, sentiments simplifiés, ficelles; il ne se propose pas de charmer les artistes mais de travailler à bâtir un monde." (p. 252) Ce qui rejoint un peu le terme d'*apostolat*, sur lequel nous nous sommes expliqués plus haut.

Damase Potvin demeure dans notre esprit un digne et probe écrivain. D'ailleurs l'attribution à deux reprises du Prix David, en 1921 et 1938, deux décorations de la France en 1921 et en 1936, ont suffisamment reconnu ses mérites. L'étude que nous venons de lui consacrer est nécessairement incomplète. Notre but était tout simplement de souligner la mémoire d'un écrivain qui fut l'un des nôtres et qui a laissé, à la gloire de sa petite patrie, une oeuvre enfantée par son coeur autant que par son esprit. —

#### Oeuvres publiées. —

- 1.— *Les grands naufrages du Golfe*, 1907, 25 pages, ext.
- 2.— *Petite France*, 1908, 20 pages, ext.
- 3.— *Comment se développe une province par l'agriculture*, 1908, 20 pages, ext.
- 4.— *Restons Chez nous*, roman, librairie J. Alfred Guay, Québec 1908, 113 pages; Montréal, Granger, 1945, 243 pages in 12.—
- 5.— *Le Membre*, roman de moeurs politiques québécoises; Pseudo: Graindesel; l'Événement, Québec, 1916, 157 pages.
- 6.— *L'Appel des Souvenirs*, histoire; Jean de Sainte-Foy, l'Événement, Québec, 1916.
- 7.— *L'Appel de la terre*, roman de moeurs canadiennes. Préface de Léon Lorrain, Imprimerie de l'Événement, Québec, 1919; 186 pages.
- 8.— *Le Tour du Saguenay*, historique, légendaire, descriptif. Préface de Benjamin Sulte. Québec, 1920; 172 pages, ill. — Plusieurs éditions.
- 9.— *The Saguenay Trip*, by D. Potvin & W. O. Farrell. With an appendix on the homespun industry by William Carless; 18th éd., Montreal, Canada Steamship line, La Patrie, 1943; 124 pages.
- 10.— *Le Français*, roman paysan du pays de Québec, Montréal, Edouard Garand, 1925; 346 pages.
- 11.— *La Baie*, récit d'un vieux colon canadien-français, Montréal, Edouard Garand, 1925; 90 pages.
- 12.— *Sur la grande route*, nouvelles, contes et croquis. Les éditions Ernest Tremblay, Québec, 1927; 217 pages.
- 13.— *Les Ilets-Jérémie*, histoire d'une ancienne mission du Domaine du Roi; Editions Ernest Tremblay, Québec, 1928; 93 pages, ill.
- 14.— *En Zig-Zag sur la côte Nord et dans l'Île d'Anticosti*; Imp. Ernest Tremblay, Québec, 1929; 80 pages.
- 15.— *Plaisant pays de Saguenay*, récits; Imp. Ernest Tremblay, Québec, 1931.
- 16.— *Contes et Croquis*, Casterman, Tournai, Belgique, 1932.
- 17.— *La Robe noire*, récit des temps héroïques où fut fondée la Nouvelle-France. Le Mercure universel, Lille, 1932; 236 pages.
- 18.— *La Rivière-à-Mars*, roman. Les éditions du Totem, Montréal, 1934; 222 pages. Prix David.
- 19.— *Peter McLeod*, grand récit canadien. Québec, 1937, 207 pages. Prix David 1938.
- 20.— *Puyjalon, le solitaire de l'Île-à-la-Chasse*. Biographie. Préface de L.-A. Richard. Québec, 1938; 168 pages.
- 21.— *Sous le signe du Quartz*, histoire romancée des mines du nord-ouest du Québec. B. Valiquette, Montréal, 1939; 2e éd. B. Valiquette, 1952; 262 pages. Prix du Ministère des Mines.
- 22.— *Le Saint-Laurent et ses Iles*, histoire, légendes, anecdotes. B. Valiquette, Montréal, 1940; 413 pages. Ed. revue et corrigée. Garneau, Québec, 1945; 425 pages.
- 23.— *Six coins historiques du Vieux Québec*. Garneau, Québec, 1940.
- 24.— *Un ancien contait*. Réédition de la Baie. Ed. B. Valiquette, Montréal, 1942; 172 pages.
- 25.— *Aux fenêtres du Parlement de Québec*, histoire, traditions, coutumes, usages, procédures, souvenirs, anecdotes, 13 gravures hors-texte. Ed. de la Tour de Pierre, Québec, 1942; 337 pages.
- 26.— *La Librairie Garneau*, le centenaire d'une maison historique (1844-1944). Librairie de l'Action Catholique, Québec, 1944; 16 pages, ill.
- 27.— *Les Oubliés*, onze notices biographiques. Pierre Fortin, Cap. Bernier, Nap. Comeau, H. de Puyjalon, Jos. Bureau, Thomas Fortin, D. Têtu, Arthur Buies, Louis Jobin, Van Bruyssel, l'amiral Bayfield. Écrivains nordiques. Québec, 1944; 239 pages.
- 28.— *Thomas*, le dernier de nos coureurs de bois, le Parc des Laurentides. Ed. Garneau, Québec, 1945; 272 pages; 2e éd. 1946, 273 pages.
- 29.— *Miettes d'Histoire du Canada* recueillies par le Dr Sap. Le Quotidien, Lévis, 1946; 64 pages. Pseud. Dr Sap.
- 30.— *Fossebault*. Lac Saint-Joseph, Valcartier, Sainte-Catherine, Duchesnay, Lac Sergent, Lac des Sept-Iles; publié à l'occasion du 10ième anniversaire de la ville du Lac Saint-Joseph. Ed. Ernest Tremblay, Québec, 1946; 144 pages.
- 31.— *La Dame française du duc de Kent*. Récits historiques canadiens; les prisonniers de

- Phipps. Au nez du Roi de France; A la Pointe de la carriole; Ce royaume. Ed. Garneau, Québec, 1948; 141 pages ill.
- 32.— *Le Roman d'un Roman*. Louis Hémon à Péribonka. Ed. du Quartier latin, Québec, 1950; 191 pages, planches, portrait. Oeuvre de Louis Hémon, p. 189-191.
- 33.— *Le Roi du Golfe*, le docteur P.-E. Fortin, ancien commandant de la "Canadienne". Ed. du Quartier latin, Québec, 1952; 181 pages.
- 34.— *Trois petits clochers*. Emouvante petite odyssée de la colonisation sur la Côte Nord. Traite des missions du canton Latour, des Ilets-Jérémie et de la paroisse de Sainte-Thérèse des Colombiers. Québec, 1953; 94 pages, ill.
- 35.— *Un héros de l'air*. L'heureuse aventure de Roméo Vachon, pionnier de l'aviation commerciale, pionnier de l'aéro-postale (sic) au Canada, unique trophée McKee canadien-français. Garneau, Québec, 1955; 62 pages; portrait. Appendice (p. 57-62) sur les premiers ancêtres de la famille Vachon.
- 36.— *La Baie des Hahas*. Histoire, description, légendes et anecdotes. Edition de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas. Achevé d'imprimer le 23 mars 1957, sur les presses de l'Éclaireur limitée, Beauceville, P. Q., 432 pages.
- Documentation.**  
Archives de la Société Historique du Saguenay (Dossier 1564).  
Oeuvre de l'auteur.  
Canadiana, recueil bibliographique de la Bibliothèque Nationale, Ottawa.  
Canadiana & Americana. Ducharme.  
Index bibliographique; Tod and Cordingley.  
Recueil bibliographique de Gérard Martin.  
**Raymond Desgagné, ptr.**

## Mots de chez nous

Je reviens sur le sujet, pour apporter encore quelques observations et quelques citations. Le sujet mériterait plus et mieux; mais, comme disait notre ami Damase Potvin, peu de chose c'est beaucoup à côté de rien du tout.

Le parler du terroir, le meilleur, il va sans dire, contient un peu de nos ancêtres qui l'ont fait à leur image et à la mesure de leurs besoins. Sans doute n'est-il pas toujours d'accord avec l'Académie d'outre-Atlantique, mais il n'est, de façon générale, ni barbare ni bâtard. De sorte que le boudier ou le mépriser c'est *snoder* une partie du patrimoine et gêner la vie légitime du langage d'un peuple.

Les mots sont toujours inventés pour la nécessité de l'expression et sont conformes au tempérament des usagers autant que du génie de chaque langue et des circonstances qui en provoquent l'exercice. Pour qu'ils exploitent les hommes, les pensées et les sentiments d'un peuple il faut que les mots viennent de ce peuple. Or on ne peut nier aux nôtres plus qu'aux autres le droit à une expression qui lui est particulière, d'autant plus qu'il a été longtemps coupé de ses racines originelles.

Même si elle aboutit un jour loin de sa source, aucune langue n'est à condamner. L'italien est loin du latin et l'espagnol encore davantage; les Grecs contemporains ne sont guère plus à l'aise que les Chinois devant un texte d'Homère; le français moderne est bien différent de celui de Montaigne et très loin du gaulois son premier ancêtre.

Toutes les langues vivantes descendent d'autres plus anciennes. Ces évolutions, ces essentielles transformations, acceptées des académies, ne sont pourtant pas l'ouvrage des linguistes: ceux-ci ne font que constater et consacrer les usages populaires qui sont justifiables.

Une langue vivante, c'est-à-dire qui bouge, est le signe d'un peuple en vie et en mouvement: tous ses apports ont une valeur de folklore et une signification humaine.

Le Canada français, séparé par des siècles de la mère patrie, est devenu un peuple distinct, ne s'est pas, comme il convenait d'ailleurs, sclérosé dans le 17<sup>e</sup> siècle: des besoins nouveaux ont poussé un génie nouveau à trouver des expressions nouvelles qui n'ont rien de menaçant.

La menace, chez nous, est surtout dans la négligence de ceux qui devraient bien parler et dans l'invasion des expressions étrangères inutiles ou fautives.

Dans un livre intitulé "Parlez-vous français?", Etienne, professeur à la Sorbonne, se plaint de trouver 2000 mots anglais dans les *comics* et annonces publicitaires lues en France. A Paris on va au *dancing* en *smoking* et on arrête au *Pascal's Bar* avant d'entrer au *home*.

Chez nous, la protection contre une telle invasion est assurée par la dualité nationale elle-même; la résistance à l'anglicisme est en effet une facette de notre patriotisme, de sorte que les empiètements hétérogènes exercent moins de séduction.

Par contre, je ne vois pas qu'on puisse nous reprocher de tendre des *attrapes* aux bêtes et de mettre des *cales* à nos lignes de pêche. Et si nous ne connaissons pas les triperies et les chevannes, nous savons bien goûter les *gourganes*, les *bleuets*, les *atocas* et toutes sortes de *fruitages* qui ne sont que d'ici.

Nos ancêtres sont venus de France avec une bonne *partance*, mais quand ils manquaient de mots pour nourrir leur *parlotte* ils s'en faisaient de beaux, en *gossant* des *bébelles* ou en faisant du *butin* à leurs enfants. Ils ont fini leur *règne*, mais le *verbe* de notre *délinée* retentit encore:

car si nous sommes *d'adon, raisonnables, ménagers, déboucheux et vernusseux*, c'est parce que nous avons hérité.

J'ajoute quelques unités à la petite liste qui a été publiée dans SAGUENAYENSIA en janvier 1964.

**Cordeaux** — guides pour conduire un cheval.  
**Avoir un faux cordeau** — avoir un travers incorrigible.  
**Terrain planche** — terrain plat, sans buttes ou collines ou ravins.  
**Coulée** — ravin par où l'eau s'écoule.  
**Mouver** (de l'anglais *to move* dérivant du français ancien) — déménager.  
**Débagager** — déménager. ou s'enfuir: "il débagage tous les ans"; "débagage ou tu meurs!"  
**Mouiller** — pleuvoir.  
**Arrié** — arrière! (spécial au commandement des chevaux).  
**Des bonnes gages** — un bon salaire: "les gages sont bonnes".  
**Malin** — cotère, irritable, féroce: "il est malin comme un tigre".  
**Du gros argent ou de la grosse argent** — Beaucoup d'argent.  
**Veilleux** — visiteur en soirée.  
**Homme engagé** — salarié sur une ferme.  
**Fille engagère** — servante à salaire pour un temps.  
**Chousse** — souche.  
**Toffer** (de l'anglais *to tough*) — persister, endurer: "il a pas toffé jusqu'à la fin"; "il a toffé ça sans dire un mot".  
**c'est d'avance** — rapide, profitable: "il est d'avance à l'ouvrage"; "semer sans récolter c'est pas d'avance".  
**Ça minote** — ça s'accumule beaucoup, ça produit vite.  
**Ouais** — oui.  
**Régler ses affaires** — faire son testament.  
**Canadien** — le canadien-français.  
**Place** — ville, paroisse, localité: "C'est pas comme dans nos places".  
**Les chars** — le train de chemin de fer: "on prend les chars".  
**Boucane** — fumée.  
**Ecopeaux ou écolpeaux** — copeaux.  
**Cuire** — faire du pain; "je me prépare à cuire demain".  
**Culte** — acte de cuire du pain, fournée de pain: "j'ai manqué ma cuite"; "je donne aux pauvres un pain de chaque cuite".  
**Faire l'ordinaire** — cuisiner: "ma femme est bonne de l'ordinaire".  
**Pâtir** — souffrir, languir: "on me laisse pâtir sans soins"; "je pâtissais en l'attendant".  
**Bâdrer** (de l'anglais *to bother*) — embarrasser, harceler: "ne viens pas me bâdrer".  
**Dans les jambes** — encombrant, nuisible: "ôte-toi de dans mes jambes"; "on l'a toujours dans les jambes".  
**Simple** — pas fin, peu déluré, gauche, déplaisant: "il est simple simple"; "t'es simple, ma foi!"; "fais pas le simple".  
**Simplicités** — niaiseries, gestes ou badinages folichons:

"il dit rien que des simplicités"; "cesse tes simplicités".

**Gréer** — organiser, omer: "greille tout pour qu'il ne manque rien"; "le bedeau est en frais de gréer l'autel"; "gréez-vous" (habillez-vous).

**Dépareiller** — dissocier des objets semblables.

**Dépareillé** — extraordinaire, qui n'a pas son pareil.

**Fesser** — frapper.

**Cran** — rocher, colline de roches.

**Clairer** — débarrasser, congédier: "il claire un arpent par jour"; "je me suis clairé de ça"; "on claire des hommes".

**Pas pire** — pas mal, assez bien.

**A-ras** — près: "il reste à-ras chez nous".

**Sans génie** — pas fin, inintelligent, étourdi: "c'est un sans génie".

**En masse** — beaucoup.

**Adon** — coïncidence heureuse: "j'ai frappé un adon"; "faut profiter des adons".

**De faite** — en effet: "c'est vrai de faite".

**Son père, sa mère** — papa, maman.

**A soir, à midi** — ce soir, ce midi.

**Sucre du pays** — sucre d'érable.

**Entendre la risée** — supporter la taquinerie, n'être pas susceptible.

**Risée** — qui se rend ridicule, une chose facile: "il est la risée de la paroisse"; "c'est une risée de faire ça".

**Les jennesses** — les jeunes.

**Malavenant** — qui a l'air bête, qui a mauvaise apparence, déplaisant: "il est malavenant comme tout"; "sa maison est malavenante"; "va-t-en, grand malavenant!"

**Gaudriole** — mélange de divers grains.

**Etranger** — qui n'est pas de la place.

**Mouron** — lâche, paresseux.

**Méchant** — mauvais, de mauvais goût: "bon remède mais méchant à prendre".

**Nuage** — foulard de laine dont on s'enveloppe le visage.

**Eh ? Hein ?** (si on tutoie) — quoi ? (invite à répéter).

**Correct** — très bien, entendu.

**Se resier** — se fatiguer à l'extrême: "je me couche resté tous les soirs"; "j'ai tombé là, resté".

**Gagne** (de l'anglais *gang*) — groupe: "ils étaient une gagne"; "je ne suis pas de la gagne".

**Pas-en-toute** (se prononce "pantoute") — pas du tout.

**En haut** — au grenier, à l'étage, à l'extrémité: "on met les guenilles en haut"; "mes parents restent en haut"; "aller en haut de la terre". — Aux Etats-Unis: "ça vient de par en-haut".

René BERGERON.

### *Ne laissons pas perdre...*

Si l'amour de notre passé  
 N'était quasi tout effacé,  
 Comme on se plairait à nous rendre  
 Ces contrats tombés dans un coin  
 Qui périssent faute de soin  
 Et qui peuvent tant nous apprendre !

Benjamin Sulte, "Les Miettes de l'Histoire",  
 Chants nouveaux, page 9.



## Une excursion à Betsiamits en 1864

*Au milieu du mois d'août 1864 un groupe choisi venait visiter la réserve indienne de Betsiamits, établie peu d'années auparavant. Une minutieuse relation de cette visite a été publiée peu après dans le journal LE CANADIEN; elle n'est pas signée, mais on y reconnaît facilement la plume de l'abbé Hilaire Marceau, l'un des excursionnistes, qui nous a laissé des descriptions typiques des missions qu'il allait donner au Tableau du temps qu'il était directeur du Grand Séminaire diocésain. A cent ans de distance ce récit descriptif est une page de petite histoire d'une sauteur toute particulière.*

V. T.

Le treize du courant, l'honorable F. Evanturel (1), en compagnie des révérends MM. Lahale, curé de Rimouski, Louis Beaudet, professeur au Séminaire de Québec, P.-J. Bédard, ancien curé de Saint-Raymond, N. Laliberté (2) et H. Marceau (3), ecclésiastiques, et de plusieurs notables de Rimouski, sur les dix heures du matin, laissaient le quai de Rimouski pour aller à Betsiamits (4), sur l'invitation pressante du révérend Père Arnaud, missionnaire de la tribu sauvage Montagnais, éparpillée à travers les montagnes, du Saguenay au Labrador et du Saint-Laurent à la baie d'Hudson.

L'occasion était favorable. Plus de deux cents familles de cette tribu étaient réunies là pour la mission. Bethslamites en est le chef-lieu. Dans le cours de l'année il n'y a que quelques familles résidentes dans cette localité; encore, dans le temps de la chasse et de la pêche ne reste-t-il à Betsiamites que les femmes, les enfants et les infirmes qui ne sont pas capables de suivre les chasseurs ni de leur donner l'assistance nécessaire. Mais depuis le vingt juillet jusqu'au vingt août, chaque année, presque toutes les familles dispersées dans un rayon de cent lieues viennent en cet endroit et y demeurent pendant un mois pour profiter de la mission. On y apporte les enfants pour les faire baptiser ou les faire instruire par les Pères. Des familles entières qui n'ont jamais vu de prêtre franchissent jusqu'à deux cents lieues de montagnes et de lacs pour venir se faire initier à la prière, suivant leur expression, et recevoir les sacrements.

Dans les premiers jours de la mission les révérends Pères baptisent les petits enfants; sur la fin ils donnent solennellement le baptême aux adultes qu'ils ont instruits, et les derniers jours sont consacrés à la communion et à des prières d'action de grâce. Une des plus belles cérémonies est la procession de la statue de la Sainte Vierge, qui se fait toujours le 15 août, jour de



L'honorable François Evanturel.

l'Assomption. (5) C'est spécialement à cette cérémonie que les excursionnistes désiraient se trouver.

Le joyeux convoi, après avoir joui le 13 du spectacle amusant que leur donnaient les baleines, les marsouins et les pourcis, qui sillonnaient en tous sens, jusqu'à quelques verges du bâtiment, la surface du Saint-Laurent, à cet endroit large de plus de treize lieues, et pris pendant la nuit le repos que la mer orageuse donne aux voyageurs nautiques, pénétrait le matin, sur les cinq heures, dans l'embouchure difficile de la rivière Bethslamites. Le temps était calme et l'air pur. Dans l'enfoncement reculé d'une espèce de baie, sur la lisière bleuâtre d'une forêt de sapins on voyait se dessiner le charmant village de Bethslamites. La goëlette suivait les sinuosités du cours de la rivière à travers d'immenses bancs de sable et ne se trouvait plus qu'à un demi-mille du village, lorsqu'une décharge de fusil faite à bord donna l'éveil à la population, qui bordait

le rivage, impatiente de savoir si c'était bien le bâtiment qui amenait les robes noires que le Père Arnaud leur annonçait depuis plusieurs jours. Plus de cinq cents coups de fusil, tirés successivement de la rive, firent connaître aux excursionnistes que les Sauvages avaient compris le signal.

Mais la goëlette était ensablée; il fallait attendre la haute marée pour avancer. Les Sauvages le comprirent et sur l'ordre du révérend Père Arnaud trois canots furent mis à l'eau. Les prêtres et les ecclésiastiques s'embarquèrent les premiers pour aller célébrer la messe. Les Sauvages, joyeux, faisaient voler leurs petites nacelles sur la surface unie de la rivière. Une chaloupe amena le reste du convoi. Un superbe rivage de sable servait de débarcadère, à l'extrémité du village, à un demi-mille de l'église.

Sur cette large batture de sable s'élevait une longue suite de cabanes d'écorce de bouleau en forme conique. C'étaient les habitations temporaires des Sauvages de la forêt, et sur la rive désertée et couverte d'une riante verdure s'étend, parallèlement à la rive, une file de maisonnettes assez propres. Ce sont les habitations des Sauvages résidents. Les visiteurs s'avancèrent galement entre ces deux rangées d'habitations. Les Sauvages, rayonnants de joie respectueuse, venaient à leur rencontre, s'empressaient de leur serrer cordialement la main en signe de bienvenue. On s'échangeait les mots usuels d'une arrivée agréable. Plusieurs des visiteurs s'étaient pourvus du mot sauvage, qu'ils répétaient en souriant et auquel les Sauvages répondaient avec gravité. Bon nombre de ces Sauvages entendent le français.

A l'église, la rive décrit un angle droit et divise le village en deux. On compte dans ce village une trentaine de maisons. La chapelle, située au centre, est un véritable ornement. Peinte en blanc, comme les maisons d'alentour, elle imprime à ce village un air de gaieté qui charme les visiteurs. A la haute marée la longue pointe sur laquelle le village est bâti se trouve environnée d'eau. D'un côté c'est le Saint-Laurent qui baigne cette rive en décrivant une anse de plus de trois milles de profondeur, de l'autre c'est la rivière Bethslamites qui, s'élargissant, forme une grande baie bordée d'arbres d'un feuillage très varié, ce qui rend ce lieu des plus pittoresques.

L'église est terminée. Elle est construite en bois et a été commencée il y a douze ans (6). Elle a des allures gothiques et elle est très élégante dans ses proportions. Elle mesure quatre-vingt-dix pieds sur quarante et comporte trois nefs. L'ornementation, quoique de goût antique et sauvage, satisfait l'oeil et l'esprit. Tout y respire la foi et la piété monastique. C'est un reflet du Moyen Age. La voûte, peinte en bleu de Prusse, est parsemée d'étoiles blanches au-dessus du sanctuaire, divisées en groupes triangulaires par des bandes de peinture jaune brun. Le sanctuaire

est comparativement vaste. Un tapis français couvre le plancher dans toute son étendue. Il y a trois autels d'un goût exquis dans leur simplicité. Plusieurs morceaux de peintures ornent les longs-pans et les colonnes. Parmi ces pièces de l'art on remarque un chemin de croix peint sur toile, de dimension ordinaire mais beaucoup plus beau que ceux que l'on voit dans toutes nos églises, une Annonciation de petite dimension mais dont le fini ne laisse rien à désirer, et aussi un superbe Saint Joseph. Au maître-autel se trouve une Immaculée Conception, copie de M. Légaré. Les autres autels ont aussi des tableaux à l'huile mais d'un mérite secondaire. Plusieurs de ces tableaux viennent de la collection du cardinal Fesh. (7)

Sur le retable, deux jolies statues en plâtre peintes de diverses couleurs, représentant des anges gardiens, attirent l'attention des visiteurs et inspirent de la confiance dans l'âme chrétienne. Dans le petit jubé, destiné uniquement aux étrangers, est un harmonium dont la force est proportionnée aux dimensions de l'église. La cloche qui appelle les fidèles à l'église peut peser trois quintaux. Elle est européenne; elle a un son moelleux. La plupart de ces ornements sont des dons de personnes bienfaisantes et amies des Pères. (8) Les ornements pour la célébration des offices ne le cèdent en rien à ceux de l'intérieur de l'église. Plusieurs grandes paroisses n'ont rien de plus beau. L'ostensoir est du premier goût. Outre un superbe calice d'argent, assez rare dans son fini, on y voit encore un calice en vermeil. Il y a des bancs dans la nef principale; ces bancs sont de six places; il n'y en a que deux rangées simples. Les hommes se mettent d'un côté et les femmes de l'autre.

Les enfants de chœur sont vêtus en soutanelles rouges et en surplis. Ils sont vraiment exemplaires par leur tenue, leur modestie et leur ponctualité à remplir leurs charges respectives. Tout le monde chante. Le chœur se fait alternativement entre les hommes et les femmes. A la messe le Kyrie seul se chante en latin (9); le reste se chante en langue sauvage. La notation est le chant grégorien, imitant nos chants d'église. Ce chant quelque peu guttural n'est pas désagréable; expression d'une foi vive, il est simple, uni et dépourvu de toute emphase. C'est le langage du coeur qui parle au coeur. Les Sauvages savent presque tous lire et chacun d'eux porte son livre à l'église pour chanter. Leur dialecte, rempli de gutturales et de nasales, est pauvre en labiales et en dentales, et dans la prononciation il manque absolument de la consonne R proprement dite et la lettre L s'y fait très peu sentir. Notre voyelle U n'a pas de consonnance dans la prononciation.

Les offices s'y font d'une manière très solennelle quand il y a un clergé suffisant. Ainsi le dimanche la grande messe fut chantée par le

révérend M. Lahale assisté des révérends Beaudet et Marceau faisant l'office de diacre et de sous-diacre. Le révérend M. Laliberté était maître de cérémonie. Le révérend Père Arcand adressa quelques paroles de remerciements aux Canadiens visiteurs, qui s'y trouvaient en assez grand nombre, puis il parla en sauvage. Le révérend Père P.-J. Bédard lui succéda et dans une courte et chaleureuse improvisation, en s'adressant aux Canadiens, il fit ressortir la foi vive et la tendre piété de ces peuplades qu'on appelle sauvages mais dont la douceur de moeurs et la cordialité de manières démontrent une civilisation avancée, suivant la philosophie chrétienne.

A un demi-mille de la chapelle, en suivant la rive du Saint-Laurent, est un lieu de pèlerinage, au milieu d'un parterre entouré de sapins verts, au sommet d'une pyramide d'environ vingt pieds en hauteur. A côté de cette pyramide, au centre du parterre, est un belvédère dont la base mesure dix pieds en carré entouré d'une balustrade. On y monte par un escalier de dix marches. De cette plateforme s'élève un dôme hexagone supporté par des colonnes de douze pieds de hauteur. Une superbe statue de la Sainte Vierge, appuyée sur un piédestal de deux pieds de haut, est placée sous ce dôme. Cette statue a huit pieds de hauteur; c'est une imitation parfaite d'un chef-d'oeuvre; elle est en plâtre vernis. Aux rayons du soleil on la croirait de porcelaine blanche. Le dôme lui sert de niche selon toutes les règles de l'art. C'est un lieu de prière. C'est là que les Sauvages, sortis du fond des bois pour voir la maison sainte et la mère consolatrice des malheureux, viennent épancher leur coeur, dans l'effusion d'une prière en tout semblable à celle des premiers chrétiens, prière de la foi pure, dépouillée de tout intérêt terrestre. Ces peuples qui ne vivent que pour le ciel, qui n'ont jamais connu d'autre aisance que le plus strict nécessaire que peuvent leur procurer les fatigues et les souffrances d'une chasse ordinairement insuffisante, après le salut de leur âme ne demandent rien autre chose à Dieu et n'ont point d'autre ambition que de tuer quelques pièces d'animaux sauvages pour donner à leurs enfants un peu de nourriture et de vêtements. Pendant que les mouvements continuels d'une politique qui est toute d'ambition bouleverse tous les peuples, acharne les nations les unes contre les autres, fait tomber les trônes et amène partout une anarchie que rien ne peut réprimer, sur la rive nord du Saint-Laurent, à soixantedix lieues de Québec, vit un peuple absolument étranger à tous ces événements, pour lequel on fait des lois sans qu'il le sache et qui pendant onze mois de l'année n'a qu'une pensée unique: revoir la maison sainte et le vénérable Père qu'il sait être le représentant de Jésus-Christ. Le souvenir de la mission précédente le suit partout et anime toutes ses actions. C'est le voeu de sa fervente prière. Ce peuple c'est le Montagnais qui vient chaque année à Bethsiamites, là où est son temple et son trésor, et qui pour y venir brave

toutes les fatigues et toutes les privations d'un très long trajet sans voie aucune à travers les montagnes et les forêts. Rien de plus intéressant que d'entendre les bons Pères raconter une foule d'anecdotes sur ces Sauvages, sur ce qu'ils font pour trouver le salut. On les croit facilement quand on a vu prier ces pauvres malheureux.



L'abbé Hilaire Marceau.

Le dimanche soir les visiteurs jouirent d'un spectacle tout à fait touchant et poétique. A sept heures et demie les tintons de la cloche convoquaient les Sauvages à la prière. Après la prière et la bénédiction de saint Sacrement donnée à l'église, le clergé, en habit de choeur précédé de la croix, défila processionnellement et se dirigea vers le lieu du pèlerinage. La troupe des Montagnais suivit en chantant un cantique dont la musique deviendrait populaire parmi nous si elle était adaptée à quelqu'un de nos chants religieux. Comme la procession sortait de l'église une dizaine de Sauvages déchargeaient leurs fusils et l'écho de la décharge résonna au loin par un long bourdonnement. Des flambeaux d'écorces portés au bout de longs bâtons éclairaient la marche de la procession.

La nature semblait concourir à la solennité de la fête. La lune sur la fin de son croissant, voilée d'un nuage brumeux, laissait échapper un faible rayon de lumière, suffisant pour guider les pas du voyageur mais qui était effacé par l'éclat étincelant des flambeaux. Une magnifique aurore boréale, nuancée de rouge et de violet, s'élan-

çait des quatre points cardinaux et les flèches se réunissant dans le firmament formaient une voûte lumineuse et transformaient l'espace en un temple illuminé. Cette voûte céleste avait les formes du gothique le plus élancé, et il semblait que Dieu lui-même par ces signes sensibles parlait à ses bonnes âmes et leur faisait comprendre qu'il leur prépare là-haut une demeure éternelle d'un bonheur infini, en récompense des souffrances indicibles dont ces malheureux sont accablés sous leurs huttes d'écorce dont cette voûte azurée représentait toutes les formes; on pourrait dire que le ciel se montrait satisfait de leur foi, de leur résignation et de la pureté de leurs mœurs. L'air était si calme que les cierges qui accompagnaient la croix demeurèrent allumés tout le long du trajet.

Rendus au pied de la statue de la Sainte Vierge, les Sauvages chantèrent l'*Ave Maris Stella* dans leur langue et les Canadiens le *Salve Regina*. De temps en temps on tirait du fusil. Ces chants terminés, la procession se mit en marche pour revenir à l'église. Les Sauvages entonnèrent un cantique sur l'air de *Partant pour la Syrie*. Tous les cœurs étaient contents et pour ainsi dire ivres d'une joie religieuse. Plusieurs versaient des larmes. Tout le monde mêlait leur voix à celle des Sauvages. C'était un chant d'enthousiasme. Rarement on a entendu un concert aussi beau et aussi poétique.

Le quinze, jour de l'Assomption, le révérend M. Beudet officia, assisté des révérends MM. Lahale et Laliberté comme diacre et sous-diacre; le révérend M. Marceau était maître de cérémonie. Les enfants de chœur portaient des surplis garnis. Six étaient en aube avec une écharpe rouge qui, tombant de l'épaule droite, venait se replier sous le bras gauche. Habilement exercé, chacun remplissait ponctuellement sa charge. Le sanctuaire offrait le spectacle d'une cathédrale par un grand jour de fête.

Dans le bas-choeur, près de la balustrade, était une magnifique statue de la Sainte Vierge haute de trois pieds. Les draperies de cette statue sont dorées, mais la figure est peinte au naturel. Elle est très belle; c'est un bel idéal de Vierge portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Elle était placée sur un boyard (10) recouvert d'une natte de sole rouge et appuyée sur une crédence.

A quatre heures la procession commença à défiler. Un Montagnais de haute taille et à figure martiale battait la marche. Son nom est Paul. Il est allié par le sang à une de nos plus belles familles canadiennes. Son type intelligent le fait reconnaître facilement. Il portait dans sa main une espèce de lance dont la pointe dorée dépassait de plus d'un pied sa grosse tête imposante. Il la faisait agir comme une canne. On pouvait le comparer à un patriarche Abraham conduisant ses bergers et ses troupeaux. Un jeune homme robuste et bien fait ayant une démarche fière et modeste le suivait portant une bannière rouge sur

laquelle le Bon Pasteur est représenté par un beau travail à l'aiguille. Ensuite venaient les hommes sauvages suivis des Canadiens, marchant un à un, avec ordre, de chaque côté du chemin près des balises. Une autre bannière de la Sainte Vierge, portée par une femme montagnaise, suivait cette longue suite d'hommes qui marchaient en silence avec gravité et modestie. Cette femme, âgée de quatre-vingt-dix ans, mère du grand chef, se recommandait spécialement par ses hautes vertus. Durant plus de cinquante ans elle a, pour ainsi dire, suppléé à l'absence du missionnaire; c'est elle qui préparait les adultes au baptême, qui enseignait à tous la prière et la lecture; et dans un âge si avancé elle est encore le bras droit du missionnaire résidant; dans les temps, malheureusement si fréquents, où la chasse a manqué et par conséquent où la famine a décimé des familles entières, c'est elle qui encourageait tant de malheureux qui résignaient les mourants à la mort en les consolant par ses paroles et en priant avec eux. Douée d'un très fort tempérament, elle a pu survivre à toutes ces souffrances et conserver une vigueur et une fraîcheur extraordinaires à cet âge. Dans tous ses soins prodigués à sa tribu, sa patience ne s'est jamais démentie. Comme la prophétesse Anne dont parle saint Luc, cette vénérable veuve passe ses jours et une partie de ses nuits en prière à l'église ou au pied de la Sainte Vierge. Absorbée dans sa prière rien ne saurait l'en distraire. Les visiteurs ont pu l'admirer dans ses moments de contemplation. Aussi le révérend Père missionnaire, en la présentant aux excursionnistes, disait-il avec effusion de cœur: "Vollà une sainte femme; vous serrez la main d'une sainte. Oul, c'est une sainte!"

Les femmes, marchant dans le même ordre que les hommes, suivaient la bannière de la Sainte Vierge. Ensuite marchaient la croix et le clergé en habits de chœur. Après le clergé et par devant M. Lahale, qui présidait la cérémonie, était la statue de la Sainte Vierge portée par les deux chefs aidés par deux notables parmi les Montagnais. Derrière le célébrant marchait la troupe des chantres, hommes et femmes, au nombre de plus de soixante. Leurs chants étaient en montagnais, mais on comprenait par la notation qu'ils chantaient l'*Ave Maris Stella*, le *Salve Regina*, etc. Rendus au lieu du pèlerinage, la statue fut posée sur une crédence et les vêpres commencèrent. Les psaumes furent chantés en sauvage. Les Canadiens chantèrent le *Magnificat*, l'*Ave Maris Stella* et le *Salve Regina*; après quoi la procession s'en revint à l'église dans le même ordre qu'elle en était sortie.

Une petite troupe organisée et en costume militaire de temps en temps tirait du fusil. Ce costume n'a rien de remarquable; c'est une imitation grotesque du costume militaire anglais. Les hommes, chez eux, n'ont pas de costume particulier; ils s'habillent à l'européenne. Leur teint brun, leur nez aplati, les pommettes saillantes de leurs

joues et leur pas lent et pesant seuls les distinguent des Canadiens. Les femmes se distinguent par leur type comme les hommes et par leur bonnet, qui est uniforme. C'est une pyramide octogone dont les bandes longitudinales sont alternativement rouges et bleues (11), d'un drap très fin. La base est un fontange aussi de drap, bleu, bordé de tavelle rouge ornée de rassade de différentes couleurs. Ce bonnet, très bien ajusté, est le travail de leurs mains. Un point de couture en ramène le sommet par devant sur la base. Ces femmes sont très industrieuses; leurs tricots, leurs coutures, leurs broderies ne laissent rien à désirer. C'est un beau fini dans son genre.

L'honorable Evanturel, ses deux fils avec les membres du clergé reçoivent l'hospitalité chez les révérends Pères missionnaires. L'honorable représentant du comté de Québec, lorsqu'il était ministre de l'agriculture, avait pu rendre service aux révérends Pères missionnaires et spécialement à leur mission de Bethsamlites. Il avait pour beaucoup contribué à leur faire avoir des terres et même quelques bâtisses qui se trouvaient par circonstance à revenir au gouvernement. L'occasion était favorable pour les révérends Pères de lui témoigner leur reconnaissance.

Cette année la chasse a été des plus abondantes. Les bons Sauvages, en venant vendre leurs pelleteries, se sont trouvés dans une abondance assez rare, et pour rendre grâce à Dieu ils ont fait des dons généreux à leurs saints missionnaires, qu'ils appellent leurs pères. Cette circonstance avait procuré aux Pères l'avantage de pouvoir donner une hospitalité des plus cordiales et des plus confortables.

En reconnaissance de cette visite, ces hommes de dévouement et de sacrifices, qui vivent toujours dans le plus grand isolement, n'ayant pas d'autres agréments que les consolations que leur donnent les Sauvages par leur docilité, firent à leurs hôtes des cadeaux d'un grand prix par les souvenirs qui s'y attachent. Entre autres choses ils donnèrent à leur bienfaiteur, l'honorable F. Evanturel, un casque de castor de forme originale fabriqué par les Montagnais, un bonnet de femme sauvage et quelques autres dons pour ses fils.

Les excursionnistes laissèrent le charmant village de Bethsamlites à neuf heures du soir. Les Sauvages se pressèrent autour d'eux pour leur faire leurs adieux et leur donner encore une fois la main. La plupart versaient des larmes, et tous se séparèrent le cœur content. Ils tirèrent encore plus de cent coups de fusil.

- (2) L'abbé Napoléon Laliberté, ordonné prêtre en 1865, était neveu du curé de Rimouski: il fut curé de Jonquière de 1869 à 1871.
- (3) L'abbé Hilaire Marceau, ordonné aussi en 1865, fut directeur au Grand Séminaire de Chicoutimi et professeur de théologie morale de 1886 à 1895; il fut curé de Laterrière de 1895 à 1914.
- (4) L'auteur a adopté ici l'orthographe qu'employait le Père Charles Arnaud: Bethsamlites, qui n'implique pas la prononciation che mais celle de s suivi d'h aspiré.
- (5) Cette procession se fait encore fidèlement dans le même style, telle que décrite plus loin.
- (6) Exactement en 1854, donc onze ans.
- (7) Oncle de Napoléon 1er et grand aumônier de l'empire.
- (8) Les Pères de Bethsamlites sont des Oblats de Marie Immaculée.
- (9) Distraction de l'auteur: le Kyrie est en grec.
- (10) Une civière. Nos gens emploient encore le terme "boiard".
- (11) Ceux que nous avons nous-mêmes observés à Bethsamlites et ceux que nous possédons au Musée Saguenéen ont les bandes rouges et noires.

## Le premier écrit de Damase Potvin

*Dans son étude sur Damase Potvin, M. l'abbé Desgagné fait mention de la première composition qui valut l'honneur de la publication à celui qui en a tant rédigées au cours d'une carrière littéraire longue de plus de soixante ans. Nous croyons satisfaire la curiosité de plusieurs en reproduisant de l'Oiseau-Mouche le texte qui ouvrit au jeune élève de première année au cours classique une perspective vers les lettres et nous donna ainsi le plus fécond de nos écrivains.*

### Une nuit de Noël

La nuit était calme et sereine; pas un seul petit nuage ne maculait la pureté du ciel; la lune parcourait sa carrière, escortée des étoiles, ses compagnes, qui brillèrent dans l'azur du firmament comme autant de diamants; quelques petits zéphirs venaient caresser les têtes touffues des arbres qui bordaient le chemin que je suivais.

Je marchais depuis assez longtemps, lorsqu'une étable couverte de chaume et dont les pièces mal jointes laissaient passer un léger filet de lumière, se présenta devant moi. Poussé par la curiosité, je m'approchai de cette étable, et là mon émotion fut grande lorsque j'aperçus, couché sur une crèche recouverte d'un peu de paille, un tout petit enfant dont le froid faisait trembler les membres engourdis. Oh! mon cœur me le disait, ce petit enfant, c'était Jésus; et ce père et cette mère agenouillés au pied de la crèche, c'étaient Marie et Joseph.

Longtemps je regardai ce spectacle émouvant des premiers instants du Rédempteur du monde, lorsque des bergers, qui dirent avoir été réveillés par des anges, entrèrent dans l'étable pour adorer le Sauveur du monde; et pendant que tous s'inclinaient et paissaient heureux, des anges au-dessus de l'étable chantaient: Noël! Noël!

Tout à coup le son d'une cloche frappa mon oreille, et au son de cette cloche une grande lumière se fit autour de moi. Tout disparut: la sainte Famille, les bergers, l'étable, toutes ces belles images s'effacèrent; et je me trouvai, non pas à l'étable de Bethléem, mais paresseusement étendu dans mon lit près de mes compagnons qui s'éveillaient comme moi.

J'avalais rêvé; mais quel beau rêve j'avais fait!... J'avalais assisté au vrai Noël, à la naissance de Jésus!

Damase Potvin, élève d'Humanités.

(1) L'honorable François Evanturel, alors représentant du comté de Québec au parlement des Deux-Canadas, avait été ministre de l'agriculture de mai 1862 à mai 1863.

Un cadeau de choix  
est signé

**Lesard**  
chicoutimi  
En bas  
de la côte

AU COEUR DE CHICOUTIMI ... LE COEUR DU CHIC

*Fradette, Bergeron, Cain & Simard*

AVOCATS

110 EST. RUE RACINE

CHICOUTIMI



**Gravel & Fils**

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES  
SERVICE D'AMBULANCES



15, rue de la Fabrique

65, 2ième Rue

304 est, rue Racine

BAGOTVILLE

PORT-ALFRED

CHICOUTIMI

AVEC LES HOMMAGES  
DE

**J. R. THÉBERGE Ltée**

Entrepreneur général

596 ouest, rue Price

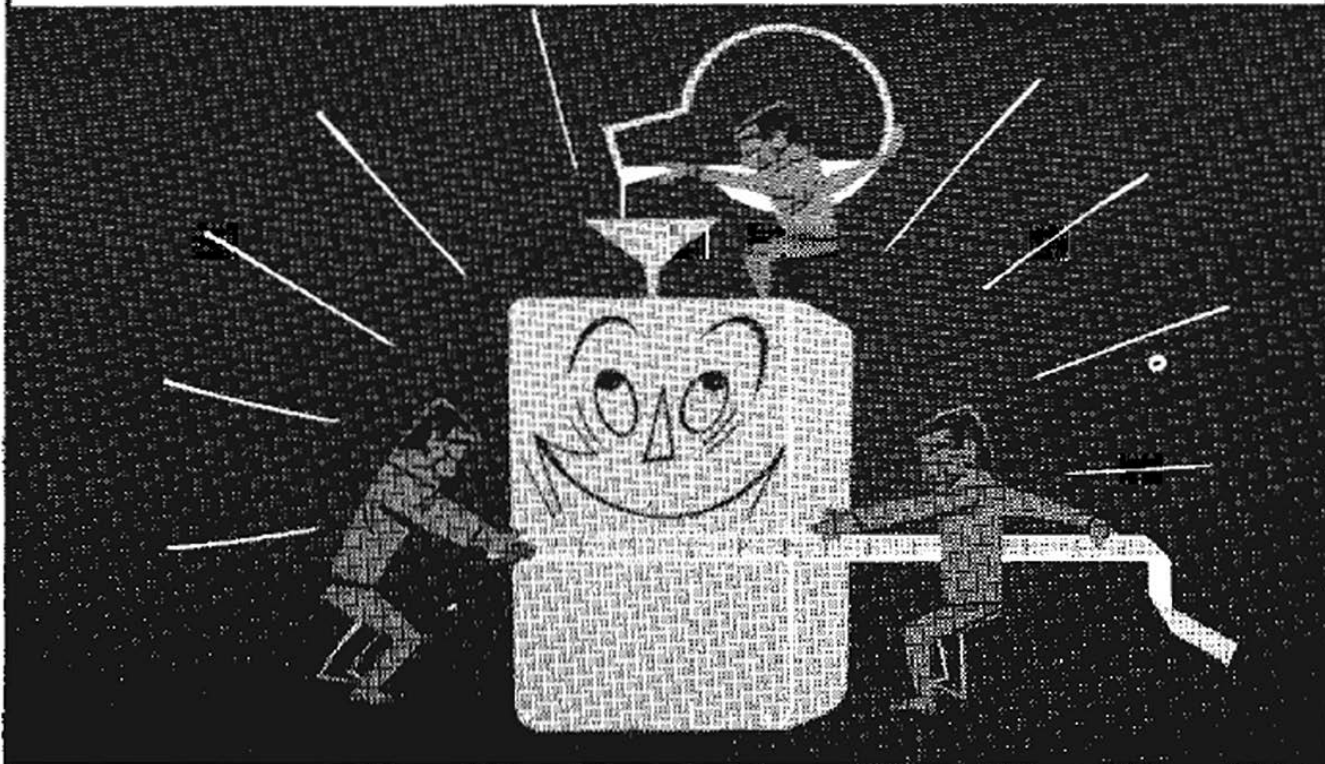
CHICOUTIMI

SERVICE  
A  
DOMICILE



**SPECIALITE:**  
Pâtisseries françaises

# LINGOTS TAILLÉS À LA MESURE DU CLIENT



Nous vivons tous sous le règne du client, que nous vendions des aliments, des voitures, un service professionnel, ou du métal. L'Alcan n'échappe pas à cette règle universelle. Pour obtenir de nouveaux clients et garder ceux qu'elle a, elle doit fabriquer le meilleur aluminium qui soit et le vendre au meilleur prix possible tout en réalisant assez de bénéfices pour payer les salaires et les dividendes.

Aussi les lingots d'aluminium Alcan sont-ils littéralement taillés à la mesure du client: poids, alliage, grosseur, rapidité de livraison. Les clients deviennent de plus en plus exigeants. C'est là un facteur de libre concurrence qui oblige les producteurs à dépenser des millions en recherche, en modernisation, en prospection des marchés, en conseils techniques à la clientèle.

Tant que l'Alcan pourra satisfaire ses clients actuels et s'en trouver d'autres, elle continuera de collaborer à l'épanouissement économique du Québec, et de notre région en particulier.



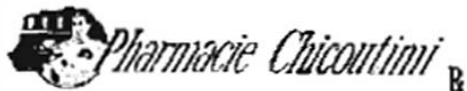
**ALUMINIUM du CANADA**

ALUMINUM COMPANY OF CANADA, LIMITED

*La Communauté  
du Bon-Pasteur,  
à l'occasion du Centenaire de son établissement  
à Chicoutimi  
désire rendre un hommage reconnaissant  
à Monseigneur Victor Tremblay, P.D.,  
président de la Société Historique du Saguenay  
et à ses distingués collaborateurs  
pour les services immenses dont elle a profité  
à l'instar de toute la population*



Hommages de



Justin MALTAIS, L.Ph., prop.

28 est, rue Racine

CHICOUTIMI

et de



Maurice LAGACE, L.Ph., Co-prop

447 est, rue Racine

CHICOUTIMI



MME **Marchand**  
**FLEURISTE**

GUY GILBERT ENR

propriétaire

16 est, rue Racine

CHICOUTIMI

**J.-A. CHATEAUNEUF**

Entrepreneur-électricien

Rivière-du-Moulin

CHICOUTIMI

**Jacques Coutu**

ARCHITECTE

110 est, rue Racine

CHICOUTIMI

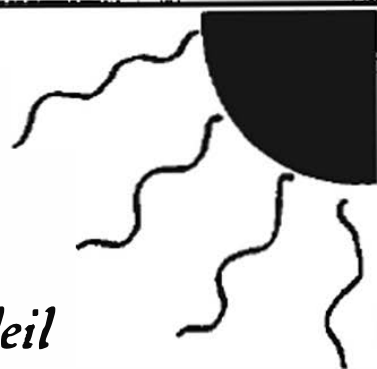
**VITRERIE LEDUC**

**Limitée**

457, Boulevard Lacombe

CHICOUTIMI

Le pain  
*Rayon Soleil*



illumine vos repas  
et rayonne de saveur!

**La Boulangerie Francis Bouchard**  
Limitée

319 rue Richard — Jonquières



*La Compagnie*  
**PRICE**  
**LIMITÉE**

*présente à la Société Historique du Saguenay  
et à toute la population  
ses voeux les meilleurs  
à l'occasion de Noël et de l'An neuf*

HOMMAGES ET MEILLEURS VOEUX DE LA

# CHAINE COOPÉRATIVE DU SAGUENAY



**VIANDE — BEURRE — FROMAGE — MOULEES**

**EN GROS**

ABATTOIR SOUS INSPECTION FEDERALE

**GRAINS**

**SUPPLEMENTS**

**EPICERIE · PROVISIONS**

**PATATES**

**FERRONNERIE**

**MATERIAUX de CONSTRUCTION**

**HUILE A CHAUFFAGE**

**GAZOLINE**

● Succursales à ALMA — JONQUIERE — MIS TASSINI — CHAMBORD ●

**ST-BRUNO — 542-4519**

**CHICOUTIMI — 549-1960**

# Soixantième Noël...

1904

*Gagnon*  
Frères

MEUBLES ET NOUVEAUTES  
CHICOUTIMI

1964

**Soixante années de progrès au service du public**

Au Saguenay qui construit . . .



**LAURENT LAPOINTE LTÉE.**

Boulevard Lamarche  
CHICOUTIMI

. . . fournit les meilleurs matériaux

**La Librairie Régionale, Inc.**

461 est. rue Racine — Chicoutimi

**Ameublements, machines et accessoires de bureaux**

357 est. rue Racine — Chicoutimi



TROIS  
GRANDES SALLES DE  
RECEPTION  
AIR CLIMATISE

# Hôtel Saguenay

— 180 SALABERRY — 543-4445 — CHICOUTIMI —

L'EXCELLENCE DE  
NOTRE CUISINE EST  
LA RAISON DE  
NOTRE POPULARITE

COMPTOIR-LUNCH

REPAS COMPLETS

A PRIX

POPULAIRES

**TABAGIE SAGUENAY ENR.**  
(FACE A LA CATHEDRALE) Chicoutimi  
479 rue Racine

- Dépôt de journaux
- Assortiment complet pour fumeurs
- Salon de cirage

A TOUT INSTANT DE LA JOURNÉE

EXIGEZ



FABRIQUÉS PAR

**La Huche**  
sans pareille au

TEL : 549-4621

CHICOUTIMI

Hommages de

# CKRS-TV

CANAL 12

# A D I O

**3 SATELLITES**

CANAL 2 — CHICOUTIMI

CANAL 8 — ROBERVAL

CANAL 9 — PORT-ALFRED

Qui pense Nouveauté

pense

**André**  
CREATIONS  
*enr.*

GASTON MAZIADE, prop.

132, rue Racine

CHICOUTIMI



AU MAGASIN PHILIPPE MAZIADE LTEE